

PATRICK VALAS

Freud et la perversion

Ce petit organon a été forgé pour la suite à y apporter sur « Les structures freudiennes de la perversion. »

L'extraordinaire polymorphisme des manifestations de la sexualité humaine, même dans ses formes les plus extravagantes ou aberrantes, légitime la question de savoir si l'on peut vraiment isoler la perversion à partir d'une structure spécifique qui la distinguerait de la névrose ou de la psychose, car du point de vue phénoménologique, cette distinction semble pratiquement impossible à faire.

Freud témoigne constamment de cette difficulté dans sa conception des perversions, qui se construit dans le mouvement même de l'élaboration de sa doctrine. L'étude des perversions sexuelles y occupe une place très importante, lui ouvrant un champ privilégié d'observation, même si le plus souvent, elles ne relèvent pas directement de la clinique analytique. Il s'agit en effet pour lui de s'efforcer de rendre compte de la subjectivation problématique du sexe biologique par sa dramatisation dans la dialectique œdipienne, dont résultera en définitive l'entrée du sujet dans l'une des trois catégories — névrose, psychose ou perversion.

Un très long cheminement sera nécessaire pour venir en ce point où la définition de la perversion pourrait trouver son statut le plus assuré. Nous suivons ici Freud dans le pas-à-pas de sa démarche, selon l'ordre chronologique de ses textes. Leur lecture n'ira pas au-delà des significations qu'il leur donne dans ses élaborations successives de la perversion. Le principe de ce choix se justifie de ce que Freud a toujours conceptualisé ses différents modèles de l'appareil psychique dans le cadre d'une théorie évolutionniste.

LES THÉORIES SEXUELLES A LA FIN DU XIX^e SIÈCLE

Avant que l'œuvre de Freud ne prenne son essor et en renouvelle le sens, la conception dominante dans toute théorie sexuelle chez l'être humain repose, en cette fin du XIX^e siècle, sur le postulat de l'attirance réciproque naturelle d'un sexe pour l'autre, cette attraction irrésistible trouvant sa source individuelle dans les organes génitaux. Il ne s'agit pas ici de suivre les filiations de cette conception, qui remontent à l'Antiquité, mais de souligner avec Paul Bercherie¹ ce qu'apporté de nouveau à ces théories sexuelles la montée de la science. En effet, la notion moderne de l'instinct sexuel fournira à la clinique naissante des perversions sexuelles, ses premiers fondements théoriques.

La théorie classique moderne de l'instinct sexuel

Alors que auparavant, le rôle de la sexualité dans la détermination sociale était considéré comme très secondaire, dès le milieu du XIX^e siècle, grâce à Cabanis², on va commencer à attribuer à la sexualité comme vecteur de la reproduction de l'espèce, l'essentiel de la détermination de toute la sphère des relations interpersonnelles qui en sont l'expression psychologique.

A partir de l'opposition qu'il fait entre instinct de reproduction et instinct de conservation, Cabanis parle « d'habitudes instinctives ». Ces idées, mieux cernées, seront diffusées par Schopenhauer, et deviendront courantes à la fin du XIX^e siècle. L'instinct sexuel dans son développement influence les sentiments les plus élevés, sociaux, moraux et religieux de l'humanité.

A ces thèses sur la sexualité comme engendrant les liens et les sentiments sociaux à travers la famille et les instincts parentaux, les évolutionnistes, anthropologues et psychologues, opposent une conception plus complexe. S'inspirant de Darwin³, ils font du groupe social un fait

1. BERCHERIE P., *Genèse des concepts freudiens*, Paris, Navarin Éditeur, 1983, p. 203 à 213.

2. CABANIS P. J. G., *Rapport du physique et du moral chez l'homme*. Édition de 1843, p. 464-

3. DARWIN C., *De l'origine des espèces* (1859).

originaire, issu de besoins distincts de ceux du groupe familial. Chacun a son origine psychologique propre, l'un ne dérive pas de l'autre.

Depuis la préface à *l'Origine de la famille, de la propriété et de l'État* de Engels⁴, on commence à étudier les liens qui les conditionnent : d'une origine mythique où le commerce sexuel serait sans entrave, les choses auraient évolué jusqu'à la constitution de la famille conjugale, où s'affirme le droit paternel qui règle les relations sexuelles. La conception généralement admise est celle de la structuration des relations et des sentiments conjugaux et parentaux à l'intérieur du clan social, mais où le clan social domine en donnant la mesure de la norme. L'instinct sexuel naturel n'est pas en conflit avec cette norme.

Le progrès accompli dans cette évolution consiste en la reconnaissance de la paternité selon un critère conceptuel (la Loi) qui vient supplanter l'évidence concrète de la maternité. Le trait dominant serait que les normes sociales donnent leur cadre à toutes les manifestations de la sexualité, en les jugeant à partir de ce qui est sa finalité essentielle, la reproduction de l'espèce. Toute déviation de ce but est considérée comme une aberration liée à une dégénérescence de l'instinct sexuel naturel. A vrai dire, on ne s'y intéresse pas du tout, sinon à désigner ces déviations comme des monstruosité.

Les premiers travaux sur les perversions sexuelles

Avant les travaux allemands des années 1860-1870, la pathologie sexuelle reconnue se résumait à des troubles du comportement assez importants pour nécessiter l'intervention de l'aliéniste, dans un but essentiellement médico-légal.

A la notion ancienne d'hypersensibilité (nymphomanie, satyriasis), le champ des expertises ajoute l'étude de sujets ayant commis des actes considérés comme « monstrueux » (nécrophilie, pédophilie, meurtres sadiques). Esquirol⁵ les groupe sous le terme de monomanies instinctuelles, et Morel⁶ sous celui de perversions des instincts génésiques, dans le cadre de ce qu'il nomme les folies héréditaires.

Mais les perversions sexuelles restent encore un problème très marginal dans le champ de la psychiatrie. En 1877, Lasègue⁷ va décrire pour

4. ENGELS F., Préface de *l'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*.

5. ESQUIROL J. E. D., Cité par Paul Bercherie in *Genèse des concepts freudiens*, p. 205.

6. MOREL B. A., *Traité des dégénérescences physiques, intellectuelles et morales de l'espèce humaine*, Paris, Masson, 1857.

7. LASEGUE C., *Études médicales*, Paris, Asselin et Houzeau, 1884.

la première fois l'exhibitionnisme, qu'il considère comme un acte impulsif. Jusqu'à la fin du XIX^e siècle et même au début du XX^e, on rattachera d'ailleurs les perversions sexuelles à des syndromes impulsifs et obsédants, dont Magnan⁸ fournit l'exemple le plus caractéristique et le plus clair.

C'est donc à partir de ce champ assez récent et encore inexploré de la clinique des perversions que va se constituer une sexologie à prétention scientifique. Des travaux importants vont voir le jour en Allemagne :

Ulrichs⁹, pour obtenir un assouplissement de la législation répressive, fait de l'homosexualité une tendance naturelle (nommée uranisme, elle servira de référence à l'existence d'un « troisième sexe » défendu par les premiers mouvements homosexuels). Il oppose l'uranisme naturel à la débauche et à la pédérastie, comme à la pathologie mentale. La singularité est congénitale mais nullement pathologique. Dans un esprit explicitement darwinien, il va développer des arguments biologiques qui auront une influence déterminante. Il s'appuie, pour sa démonstration, sur l'hermaphrodisme de certains animaux inférieurs (escargot) et de l'embryon humain jusqu'à sa deuxième semaine.

Wesphall¹⁰ forge, en 1870, le terme d'inversion sexuelle, et le rattache à la catégorie des névroses, qu'il rapporte à la pathologie héréditaire dégénérative. Les études sur les comportements sexuels déviés vont prendre un intérêt croissant en Allemagne.

Krafft-Ebing¹¹ s'intéresse dès 1877 à toutes les formes de déviations sexuelles, dont il groupe l'étude dans sa *Psychopathia sexualis*, publiée en 1886. Il la remaniera en éditions successives jusqu'à sa mort. Il divise les « anomalies de l'instinct sexuel » en quatre classes, qui seront adoptées par la grande majorité des aliénistes : *anesthésie* de l'instinct sexuel par affaiblissement physiologique (enfance, vieillesse) ; — *hyperesthésie* (nymphomanies, satyriasis) de l'instinct sexuel, liée à des phénomènes cérébraux fonctionnels causés par des maladies dégénératives du cerveau ; — *paradoxie* de l'instinct sexuel, quand il se manifeste en dehors des périodes physiologiques normales de l'âge adulte ; — *paresthésie* de l'instinct sexuel, quand il se manifeste en dehors du but naturel de la reproduction de l'espèce.

Sur le plan étiologique, il souligne la nature congénitale et dégénérative des perversions, et il oppose ainsi aux perversions acquises (homo-

8. MAGNAN V., *Exposé des titres et travaux scientifiques*, 1935, cité par Paul Bercherie in *Genèse des concepts freudiens*, p. 205.

9. ULRICH C. H., 1864, cité par Paul Bercherie, *Op. cit.*, p. 205.

10. WESFALL, 1876, *Ibid.*, p. 205.

11. KRAFFT-EBING R. von, 1879, *Psychopathia sexualis*, 7^e éd., Paris, Masson, 1897.

sexualité liée à des conditions de contrainte comme la vie en captivité), les perversions vraies rapprochées des états dégénératifs héréditaires (névroses, paranoïa, troubles du caractère). Mais sa thèse hérédo-dégénérative subira, sous l'influence d'autres auteurs, des modifications importantes.

A. Binet¹², dans un travail intitulé *le Fétichisme dans l'amour* (1887), reconnaît que si l'hérédité offre le terrain favorable à la constitution de la perversion, elle ne peut lui donner sa forme caractéristique. Qu'un homme puisse adorer une paire de bottines ne peut être expliqué par la simple hérédité. Il doit donc exister un déterminisme historique, un incident dans l'histoire du sujet qui donne à la perversion sa forme caractéristique, mais sur un terrain dégénéré, car cela ne saurait se produire chez un homme sain. Il émet l'hypothèse que la perversion serait causée par un événement vécu dans l'enfance, ayant laissé sa trace sous la forme d'une association mentale. Il y aurait donc là une structure commune à toute perversion. Or, ce processus peut s'observer chez tout un chacun. Mais si, chez le sujet normal, une multitude d'excitations sont possibles, la pathologie ne commence qu'au moment où l'amour d'un détail quelconque devient prépondérant au point d'effacer le reste. On comprend que ce qui est chez Binet un simple correctif à la théorie de la dégénérescence, va en devenir un pôle radicalement opposé.

Enfin, A. von Schrenck-Notzing¹³ va publier, en 1889, des travaux cliniques où il démontre avoir obtenu, au moyen de la suggestion hypnotique, la transformation de l'association pathologique en une association saine. Un vif débat va s'engager sur cette question, car si la perversion est un processus réversible, il s'ensuit que le seul élément dégénératif consiste en cette anomalie associative, et que n'existe, par conséquent, aucune tare sous-jacente.

La théorie de la dégénérescence va sortir très ébranlée de cette controverse.

Les perversions dans la théorie évolutionniste de la sexualité

Sur une base conceptuelle nouvelle, où il s'agit d'appliquer à l'étude de la sexualité la théorie évolutionniste proprement darwinienne, un large consensus va se faire en matière de sexualité normale ou pathologique, de sorte que les perversions vont être redéfinies. Ce sont des

12. BINET A., *Études de psychologie expérimentale*, Paris, Alcan, 1888.

13. SCHRENCK-NOTZING A., cité par Paul Bercherie, *Op. cit.*, p. 207.

auteurs américains qui vont les premiers appliquer à la sexualité la démarche darwinienne et la loi biogénétique fondamentale de Heackel (1874).

Krafft-Ebing, dans la *f* édition de sa *Psychopathia Sexualis* (1892), cite élogieusement ces auteurs américains, S. Clevenger, J. Kiernan, G. Lydston, et adopte l'essentiel de leurs thèses schématiquement résumées en ces termes : si le développement individuel récapitule les étapes de la phylogenèse, les aberrations sexuelles apparaissent comme des troubles du comportement ontogénétique.

La thèse dégénérative, comme la thèse associationniste, est supplantée par la thèse évolutionniste. Pour Krafft-Ebing, envisager le cannibalisme comme la forme primitive de la sexualité permet de comprendre les modes de relation que le sadisme et le masochisme (qui sont pour lui les perversions cardinales) peuvent entretenir chez le même individu, et la prédominance de l'un ou l'autre chez tel ou telle (masochisme, forme passive, chez la femme; sadisme, forme active, chez l'homme). L'homosexualité a sa source dans la bisexualité originaires de l'espèce et de l'embryon. L'hétérosexualité se développe normalement par répression et involution de la tendance alterne.

Citons pour mémoire W. Fliess¹⁴ (à cause de l'importance que lui a donnée un moment Freud). Aux concepts des auteurs darwiniens (théorie de la sexualité dans son évolution biogénétique, théorie de la bisexualité), il adjoint un système étrange et délirant, une sorte de modèle organologique qui ne quitte pas le domaine biologique. A cet égard, les manifestations de l'instinct sexuel sont pour lui omniprésentes, tant dans la vie psychique que biologique. Il établit des relations entre le nez et les organes génitaux, et affirme l'existence de périodes mâles, dont le cycle est de vingt-trois jours, et de périodes femelles (cycle de vingt et un jours), parfaitement déterminées par les événements physiologiques et pathologiques.

Mais aux spéculations phylogénétiques ne vont pas tarder à s'ajouter des recherches et des théories sur l'aspect ontogénétique du développement sexuel, c'est-à-dire sur les manifestations sexuelles chez l'enfant.

A. Moll¹⁵, dans son ouvrage *Investigations sur la libido sexualis* (1897), avance la thèse que l'instinct sexuel se manifesterait chez l'enfant très précocement, sans que cela soit pour autant pathologique, puisqu'il s'agit

14. FLEISS W., *les Relations entre le nez et les organes génitaux féminins présentées selon leurs significations biologiques*, 1897, trad. française, Paris, Seuil, 1977.

15. MOLL A., *Investigations sur la libido sexualis*, 1897, cité par Paul Bercherie, *Op. cit.*, p. 209.

d'une anticipation de la sexualité adulte. Ces manifestations, chez l'enfant, sont encore indifférenciées, bisexuelles. Moll rattache les perversions sexuelles à une faiblesse constitutionnelle de la composante hétérosexuelle normale. Une composante aberrante, héritage libidinal phylogénétique, normalement réprimée, prend le dessus et devient déterminant principal de la perversion. Moll dégage donc les études psychosexuelles de l'hypothèse dégénérative, mais tout en maintenant l'idée d'un facteur constitutionnel. S'il reconnaît la sexualité chez l'enfant, il ne la comprend pas comme ayant un développement particulier et son ordre propre de consistance et de réalité, donc comme distincte de la sexualité adulte, et susceptible de l'éclairer. Prudemment, il divise l'enfance en deux périodes : la première, de un à sept ans, où les manifestations sexuelles doivent éveiller le soupçon de processus morbides; la seconde, après huit ans, où ces manifestations doivent être considérées comme normales.

H. Ellis¹⁶, dans ses *Études de psychologie sexuelle* (1897-1910), reprend les thèses de Moll et se rallie à la théorie de l'arrêt du développement comme étiologie principale des perversions sexuelles. Il fait une place plus grande à l'environnement (thèse associationniste type Binet), et en particulier à la séduction des enfants par les adultes. Il introduit la notion d'auto-érotisme en rapport à des expériences sexuelles liées à l'exercice des fonctions urétrales, orales, anales. Il est tout proche du Freud des *Études sur l'Hystérie*. Leurs travaux convergent. (Il connaît bien Freud et correspond avec lui.)

Les notions de manifestations sexuelles chez l'enfant, et l'existence de zones érogènes non génitales sont dans l'air ambiant — notamment chez Iwan Bloch, dans son ouvrage anthropologique intitulé *Contributions à l'étiologie de la psychopathia sexualis* (1903), qui utilise des travaux antérieurs, en particulier *les Rites scatologiques de toutes les nations*¹⁷ (1891), et dont Freud va préfacer l'ouvrage dans sa traduction allemande, en 1913.

Ainsi, « au moment où Freud élabore sa théorie de la libido sur la base de l'anamnèse psychanalytique de patients adultes, un ample matériel empirique et conceptuel s'est accumulé, qui va incontestablement inspirer ou conforter ses positions »¹⁸.

16. ELLIS H., *Études de psychologie sexuelle*, *Ibid.*, p. an.

17. BOUKKB A., *les Rites scatologiques de toutes les nations*, 1891, préface de l'édition allemande, citée par Paul Bercherie, *Op. cit.*, p. an.

18. BERCHERIE P., *Op. cit.*, p. an.

II

DE LA BESTIALITÉ A LA SUBJECTIVITÉ
1895-1905

Freud s'inscrit dans le courant évolutionniste, et il va donner au développement ontogénique une prévalence par rapport à la phylogenèse. Tout occupé à poser les fondements théoriques de sa découverte, pendant cette période germinale qui s'étend des *Études sur l'hystérie* (1895) aux *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (1905), Freud ne s'intéresse pas vraiment aux perversions. Il les présente globalement comme des manifestations de la bestialité originaire de l'être humain. Il va même jusqu'à attribuer aux femmes, dont les instincts sexuels n'auraient pas été suffisamment civilisés, l'essentiel des perversions sexuelles. De fait, il porte sur les perversions plus un jugement moral que le regard d'un homme de science.

Par exemple, dans le manuscrit N de sa correspondance avec Fliess (mai 1897), à la sainteté en rapport à l'esprit de sacrifice pour la communauté, il oppose la liberté sexuelle perverse. A lire ses premiers textes, on a le sentiment que provisoirement, lorsqu'il est amené à prendre position sur les perversions sexuelles, dont l'étude est dans l'air du temps, Freud reste volontiers sur des positions classiques, comme s'il ne voulait croiser le fer ni avec la communauté scientifique ni avec la société de son temps. Il est déjà en train de conceptualiser son appareil psychique dans le cadre de l'ébauche d'une théorie de la subjectivité, et aux manifestations impulsives de l'instinct sexuel chez les pervers, il oppose l'inhibition de ce même instinct chez les psychonévrosés. On ne s'étonnera donc pas que dans ses *Études sur l'hystérie*, il oppose encore au « cerveau anormal des dégénérés et des déséquilibrés », « le cerveau sain des hystériques »¹⁹.

Dégénérescence et bestialité, ces termes reviennent régulièrement sous sa plume dans sa correspondance avec Fliess²⁰ : « Les perversions conduisent régulièrement à la zoophilie et ont un caractère bestial²¹. » Il reprend souvent ce thème, à propos des sensations olfactives, dont la persistance, alors qu'elles doivent disparaître avec la station debout,

19. FREUD S., *Études sur l'hystérie*, 1893-1895, Paris, PUF, 1973, p. 238.

20. *Id.*, « Correspondance avec W. Fliess », *Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1973-

21. *Ibid.*, Lettre n° 55, janvier 1897, p. 163.

conduit à la perversion, et encore dans la préface qu'il fait à la traduction allemande du livre de Bourke en 1913²².

Ce point de vue encore parcellaire sur la perversion arrange Freud pour un temps. En effet, dans l'étiologie de l'hystérie, il soutient la thèse du trauma de la séduction, et il lui faut par conséquent en désigner l'agent comme un adulte pervers. Cependant, cette exigence lui apparaît très rapidement exorbitante, à moins que tous les pères séducteurs des hystériques ne soient des pervers, avec la connotation péjorative que cela comporte — hypothèse qui ne peut se soutenir bien longtemps.

Dès la lettre 69²³, en abandonnant sa neurotica, Freud met en doute sa théorie de la séduction; même si elle garde encore son importance, la théorie du trauma va s'effacer devant celle du fantasme, et, précise-t-il, « on voit mieux avec la perversion le rôle du fantasme ». La notion du séducteur pervers perd sa consistance.

Enfin, dans la lettre 125²⁴, consacrée à l'étude du choix de la névrose, Freud distingue l'hystérie, la paranoïa et la perversion. *L'hystérie* (comme sa variante, la névrose obsessionnelle) est allo-érotique. Elle est liée à une identification à la personne aimée. *La paranoïa* est caractérisée par une poussée auto-érotique et un retour à une situation de l'enfance, par rupture des identifications et morcellement du moi. *La perversion* est déterminée par une poussée auto-érotique et un retour à la « folie originelle ». Les rapports entre auto-érotisme et moi primitif l'éclaireraient. Dans cette lettre, la perversion est donc présentée comme une régression liée à un arrêt du développement de l'appareil psychique.

Cette mise en série de la perversion avec la paranoïa et l'hystérie annonce déjà son changement de statut. En 1900, dans *la Science des rêves*, des élaborations nouvelles vont apparaître, notamment à propos des rêves typiques²⁵, et plus précisément dans l'étude du « Rêve de confusion à cause de la nudité ». Freud y note que se montrer nu aux autres enfants est important pour un enfant, et il écrit : « Parmi les pervers, il est une catégorie chez laquelle les compulsions infantiles ont atteint le degré d'un symptôme, ce sont les exhibitionnistes. »

Freud est donc en train de donner à la perversion une coloration subjective, ce qui est tout à fait nouveau en regard des théories contemporaines. Il est encore prudent, et il ajoute que le seul motif qui lui a

22. *Ibid.*, Lettre n° 75, novembre 1897, p. 205.

23. *Ibid.*, Lettre n° 69, septembre 1897, p. 190.

24. *Ibid.*, Lettre n° 125, novembre 1897, p. 203.

25. *Ibid.*, *l'Interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1967, chapitre iv, « Le matériel et les sources du rêve ». Et à propos des rêves typiques, « Le rêve de confusion à cause de la nudité »,

« fait éviter d'interpréter les rêves à contenu ouvertement sexuel, a été qu'il fallait, pour expliquer les rêves sexuels, s'enfoncer dans les questions encore obscures des perversions et de la bisexualité —j'ai donc mis tout cela de côté »²⁸.

Le problème des perversions se pose de façon d'autant plus brûlante que Freud a découvert que, chez tout sujet, dans le rêve où la censure défaille, on trouve des motifs fantasmatiques qui ressemblent à la perversion.

Dans le cas de Dora²⁷, publié en 1905 mais déjà écrit en 1901, il fait cette remarque très importante qui est là comme une pierre d'attente, où il réfute toutes les théories dégénératives, voire même évolutives, classiquement admises à l'époque dans le déterminisme des perversions : « Les perversions ne sont ni des bestialités, ni de la dégénérescence dans l'acceptation pathétique du mot.²⁸ »; et plus loin : « Elles sont contenues dans la prédisposition sexuelle non différenciée de l'enfant [...] Lorsque quelqu'un est devenu grossièrement et manifestement pervers, on peut dire plus justement qu'il l'est resté, il représente un stade d'arrêt dans l'évolution²⁹. »

Émettant l'idée qu'il n'y a plus de normes sexuelles mais des normes sociales seulement, ce qui est parfaitement scandaleux pour l'époque, Freud ajoute que « les psychonévrosés sont tous des êtres à tendances perverses fortement développées, mais refoulées et rendues inaccessibles au cours de leur évolution. Leurs fantasmes inconscients présentent par conséquent le même contenu que les actions authentiques des pervers »³⁰, et il avance, dans cette première différenciation du point de vue topique entre la névrose et la perversion, que « les psychonévroses sont pour ainsi dire le négatif des perversions »³¹.

Cette définition d'une grande clarté, et dont le sens va s'éclairer par la suite, sera à l'origine d'une immense confusion chez les lecteurs et les suiveurs de Freud.

Cette thèse désormais centrale sera reprise en 1901, dans la *Psychopathologie de la vie quotidienne*³², en ces termes : « Les fantasmes inconscients rendus conscients par l'analyse peuvent être identiques quant aux moyens employés par les pervers pour la satisfaction de leurs tendances. »

26. *Ibid.*, chapitre v, « Psychologie du rêve », p. 515.

27. FREUD S., « Dora », *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1972, p. I à 91.

28. *Ibid.*, p. 34.

29. *Ibid.*, p. 35.

30. *Ibid.*, p. 36.

31. *Ibid.*, p. 36.

32. FREUD S., *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Payot, 1973, chapitre xn, « Déterminisme et croyance au hasard et superstition », note p. 274.

Avant de poursuivre cette étude, il convient de rappeler que Freud, pendant cette période que nous avons qualifiée d'étape germinale dans son œuvre, met en place l'appareil psychique selon le schéma inconscient/préconscient/conscient de la première topique.

On a pu suivre son élaboration, déjà ébauchée dans l'« Esquisse » de 1895³³, où il situe l'inconscient entre perception et conscience comme le lieu psychique d'une série d'enregistrements, selon une succession stratifiée d'enregistrements de signes. Ce n'est donc nullement un modèle biologique, mais déjà un autre lieu, « une autre scène » comme il l'écrit dans *la Science des rêves*, dont le schéma de la succession temporelle des signes, qui va de la perception à l'action motrice, vient compléter le schéma topique de l'« Esquisse ».

Dès le début, donc, Freud est pris dans le mouvement d'une élaboration de la subjectivité à partir de la découverte de l'inconscient. Ce qu'il appelle sa « fiction de l'appareil psychique » est déjà aussi éloignée que possible de toute perspective génétique, avec ce qu'elle impliquerait de maturation instinctuelle. Il n'est donc pas question de dire que Freud cherche à se raccrocher au scientisme de l'époque par la voie de ce qu'il aurait reçu de Briicke, en se consacrant à une étude de l'anatomie et de la physiologie cérébrale.

A cet égard, on s'est aperçu en 1946, à la découverte du manuscrit de l'« Esquisse », que Freud avait déjà découvert la synapse avec les principes généraux de son fonctionnement. Mais elle ne lui sert que de support anatomique métaphorique de cet autre lieu de l'appareil psychique, comparé aux images données par les appareils optiques, comme il est écrit dans *la Science des rêves*.

Car Freud a toujours soutenu l'enracinement profond du psychisme dans le biologique, mais dans un rapport de béance et non de confusion.

En ce qui concerne la conception des perversions, elle va suivre la même pente logique que son œuvre. Freud va les dégager peu à peu des notions instinctuelles confuses pour leur donner une structure spécifique, distincte de la névrose et de la psychose.

33. FREUD S., « Esquisse d'une psychologie scientifique », *Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1975, p. 306 à 396.

III

LES TROIS ESSAIS SUR LA THÉORIE DE LA SEXUALITÉ

1905

Les *Trois essais* constituent une charnière³⁴. Ils connaîtront plusieurs rééditions où, comme à son habitude, Freud apportera des corrections successives et de nombreuses notes, de sorte que la version définitive dont nous disposons date de 1924. Ils s'étendent donc sur une période de vingt ans. Freud intégra à l'édition originale les modifications nécessitées par *L'Introduction au narcissisme* (1914), la *Métapsychologie* (1915), « Au-delà du principe de plaisir » (1920), et la deuxième topique de 1923.

Ayant adopté le principe de suivre la démarche de Freud dans son avancée historique, nous nous en tiendrons dans ce chapitre à l'essentiel de la version originale de ces essais, quitte à intégrer les modifications qu'il amènera dans le temps de leur surgissement en les rapportant aux textes originaux.

Dans ces essais, Freud part des notions les plus communément admises, tant dans l'opinion courante que dans la science, en matière de théories sexuelles, pour les réfuter peu à peu en introduisant l'originalité de son point de vue.

Contrairement à ceux qui prétendent détenir les clefs d'une théorie globale sur la sexualité humaine, Freud « exclut que de ces essais puisse sortir une théorie de la sexualité »³⁵.

Il ne prétend apporter que quelques éclairages partiels fondés dans son expérience, dont il revendique qu'elle est indépendante de toute recherche biologique. En cela, il reste fidèle à sa démarche, et même s'il espère dire quelque chose sur la biologie à partir de l'expérience analytique, il en abandonnera très rapidement la prétention, sans la moindre ambiguïté. A cet égard, il affirme d'emblée que les manifestations conditionnées par l'extérieur l'emportent sur les facteurs constitutionnels. Il ne prétend pas trancher vraiment sur leur déterminisme dans les troubles du développement, sinon à les approcher par la problématique de l'économie libidinale, qui ne trouvera jamais chez lui et à ses propres yeux une solution satisfaisante. Nous y reviendrons.

34. FREUD S., *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (1905), Idées, Gallimard, 1974.

35. *Ibid.*, Préface à la troisième édition (1914), p. 7.

*Premier essai : les aberrations sexuelles*³⁶

Il existe de nombreuses déviations quant à l'objet sexuel (la personne qui exerce un attrait sexuel), et quant au but sexuel (l'acte auquel pousse la pulsion)³⁷.

L'homosexualité (ou inversion)

Elle se caractérise par une inversion dans le choix de l'objet sexuel qui devient un partenaire du même sexe. Il existe plusieurs types d'inversions, occasionnelle, amphigènes ou absolues³⁸, qui constituent une série continue de variations, et se déterminent au cours du développement, en fonction des facteurs innés ou occasionnels ayant entraîné un trouble dans le cours du développement normal. Freud élimine donc la thèse dégéné-rative (même au sens de Magnan, où l'on peut parler de dégénérescence même lorsque le fonctionnement du système nerveux central est parfait). Par ailleurs, si le caractère congénital ou acquis n'épuise pas le sujet, Freud écrit : « Retenons toutefois deux idées pour notre explication de l'inversion: d'abord, il nous faut tenir compte d'une disposition bi-sexuelle; mais nous ne savons pas quel en est le substratum anatomique [l'hermaphrodisme biologique et l'hermaphrodisme psychique ne se recouvrent pas]. Nous voyons ensuite qu'il s'agit de troubles modifiant la pulsion sexuelle dans son développement³⁹ ».

Quant à l'objet sexuel, Freud précise que ce n'est pas à partir de lui que l'aberration doit être définie. C'est là une découverte profondément nouvelle, dont le retentissement s'exercera tout au long de son œuvre, jusqu'à trouver sa solution lorsqu'il fera la distinction entre l'objet dans la pulsion et l'objet dans l'amour (cette distinction trouvera ses premiers linéaments avec la théorie de la libido élaborée après *l'Introduction au narcissisme* en 1914).

Le but sexuel n'est pas non plus caractéristique, même si les transgressions anatomiques prises comme moyen sont plus fréquentes.

Freud en conclut qu'il faut dissocier jusqu'à un certain point la pulsion sexuelle et l'objet, car, écrit-il, « il est permis de croire que la pulsion sexuelle existe d'abord indépendamment de son objet, et que son apparition n'est pas déterminée par des excitations venant de l'objet »⁴⁰.

36. *Ibid.*, Premier essai : « Les aberrations sexuelles », p. 17.

37. *Ibid.*, p. 18.

38. *Ibid.*, p. 19.

39. *Ibid.*, p. 28.

40. *Ibid.*, p. 31.

On verra comment, grâce à cette idée, il va pouvoir donner un développement fécond à la conceptualisation des perversions sexuelles, et notamment les arracher au domaine réservé de la pure pathologie. A cet égard, à propos des aberrations sexuelles dont le choix d'objet se porte sur des enfants (pédophilie) ou des animaux (zoophilie), aucune tare⁴¹ ne peut être invoquée, et les différentes variations sexuelles, qui forment un éventail continu allant de la normale à la pathologie mentale, le font conclure en ces termes : « Ce qui me paraît d'une importance générale, c'est que dans beaucoup de circonstances, et pour un nombre surprenant d'individus, le genre et la valeur de l'objet sexuel jouent un rôle secondaire. Il faut en conclure que ce n'est pas l'objet qui constitue l'élément essentiel et constant de la pulsion sexuelle⁴². »

Les déviations se rapportant au but sexuel

Si le but sexuel normal est défini par l'union des parties sexuelles, il existe toute une gamme de déviations quant à ce but, qui vont de la normale à la perversion, que Freud considère comme caractérisée par deux ordres de phénomènes : les transgressions anatomiques, et les arrêts à certains rapports intermédiaires (« buts sexuels préliminaires ») qui normalement doivent être franchis rapidement pour atteindre le but sexuel final⁴³.

Les transgressions anatomiques quant aux organes sont liées à une surestimation libidinale de l'objet sexuel et sont rendues possibles par ce biais. En effet, les forces inhibitrices (dégoût dû à l'odorat et la vue, la pudeur et la honte liées à l'éducation et à la morale) qui normalement orientent la pulsion sexuelle vers son but naturel, sont ici dépassées, de sorte que le sujet peut être conduit à une fétichisation de certaines parties du corps du partenaire, parfois jusqu'à renoncer à l'acte sexuel en le fixant aux buts préliminaires pour le plaisir qu'il en retire. Cependant, la transition aux vraies formes de fétichisme ne peut être affirmée que si des traits plus particuliers sont demandés à ces objets (couleur des cheveux, certaines imperfections physiques, certains vêtements, etc.). Freud considère donc le fétichisme comme une variation de la normalité, à la limite de la perversion et du pathologique. Mais l'on ne peut parler de pathologique que dans le cas où survient une certaine impuissance par déficience de l'appareil génital.

41. *Ibid.*, p. 31.

42. *Ibid.*, p. 33.

43. *Ibid.*, p. 35.

La perversion fétichiste se cristallise « à partir du moment où le besoin du fétiche prend une forme de fixité et se substitue au but normal, ou encore lorsque le fétiche se détache d'une personne déterminée et devient à lui seul l'objet de la sexualité »⁴⁴. Dans le choix du fétiche se manifeste l'influence d'une impression sexuelle ressentie le plus souvent dans l'enfance. « Dans d'autres cas, c'est une association d'idées de caractère symbolique, ordinairement inconsciente, qui amène la substitution du fétiche à l'objet⁴⁵. » (Ces thèmes seront largement repris et développés par la suite.)

D'autre part, le sujet peut être détourné du but sexuel normal par l'intensité du plaisir obtenu dans les préliminaires (mais d'autres facteurs peuvent intervenir: impuissance, cherté de l'objet sexuel, dangers attribués à l'acte sexuel normal), auxquels il reste fixé. « En tout cas, toucher et regarder l'objet est normal, mais ne deviennent perversion que si le plaisir de voir, par exemple : se limite exclusivement aux parties génitales ; — quand il ne connaît pas le dégoût (voyeur des fonctions de défécation); — quand au lieu de préparer l'acte normal il en détourne⁴⁶. »

Freud note l'intérêt de ces perversions que sont le voyeurisme et l'exhibitionnisme, dans lesquelles le but sexuel peut se manifester sous une double forme active et passive⁴⁷. La pudeur serait le rempart à ces perversions. Et le fait d'avoir relevé ce trait amène Freud à étudier ce qu'il considère comme des perversions cardinales, le sadisme et le masochisme⁴⁸.

Le sadisme « ne serait pas autre chose qu'un développement excessif de la composante agressive de la pulsion sexuelle »⁴⁹. Vouloir faire souffrir l'objet sexuel, c'est d'une certaine façon vouloir le maîtriser au-delà de la séduction. Cette perversion se manifeste de façon active.

Le masochisme, qui serait à l'opposé une forme passive d'expression de la tendance sexuelle, n'est pas considéré par Freud comme une perversion primaire, mais ne serait que le retournement du sadisme sur le sujet, qui prend alors la place de l'objet sexuel dans la satisfaction qu'il éprouve de la souffrance infligée par le partenaire aimé.

Freud fait une place à part à ces perversions, car « l'activité et la passivité qui en forment les caractères fondamentaux et opposés sont consti-

44. *Ibid.*, p. 40.

45. *Ibid.*, p. 40.

46. *Ibid.*, p. 42.

47. *Ibid.*, p. 43.

48. *Ibid.*, p. 43.

49. *Ibid.*, p. 43.

tutifs de la vie sexuelle en général »⁵⁰. Le plus intéressant ici est que Freud considère qu'un sadique est toujours un masochiste, la dominante active ou passive pouvant caractériser l'activité sexuelle qui prévaut.

Par conséquent, le sado-masochisme ne peut pas être expliqué par le seul élément d'agression, et doit être rapporté à l'expression de la bisexualité que la psychanalyse remplace fréquemment par l'opposition actif/passif.

Généralités sur les perversions

"

Le polymorphisme extraordinaire des manifestations de la sexualité chez l'homme, le fait que leurs déviations intrinsèques se retrouvent chez tous les êtres humains, mettent Freud dans l'embarras pour définir la perversion. Il avance alors qu'au-delà de certaines manifestations incontestablement pathologiques (coprophagie, nécrophilie), on ne peut distinguer la perversion de la normalité que parce que la perversion se caractérise par une fixation prévalente, voire totale, de la déviation quant à l'objet, et par l'exclusivité de la pratique quant à la déviation par rapport au but.

Freud, qui est en train d'élever la perversion à la dignité d'une position subjective, y relève cependant un facteur psychique capital. Il écrit en effet : « Ce sont peut-être les perversions les plus répugnantes qui accusent le mieux la participation psychique dans la transformation de la pulsion sexuelle⁸¹. »

Il faut se souvenir qu'auparavant, Freud a démontré que la mise en jeu de la pulsion ne dépend pas de la qualité de l'objet, dont la pulsion est largement indépendante. La surestimation de l'objet comme facteur de déviation de la pulsion est liée pour lui à l'aveuglement de l'amour, amenant le sujet à surmonter les forces inhibitrices (dégoût, pudeur, morale, éducation) qui tracent les voies de son développement normal. Or, justement, « quelque horrible que soit [le résultat de certaines déviations], on y retrouve une part d'activité psychique qui correspond à une idéalisation de la pulsion sexuelle. La toute-puissance de l'amour ne se manifeste jamais plus fortement que dans ces égarements »⁵².

La perversion atteste donc le travail de l'idéalisation au cœur même de la pulsion. Autrement dit, le mécanisme d'idéalisation porte sur la pulsion elle-même et non pas sur l'objet (comme c'est le cas pour la

50. *Ibid.*, p. 45.

51. *Ibid.*, p. 49.

52. *Ibid.*, p. 49.

sublimation dans son détournement du but sexuel). La perversion, en mettant l'accent sur le processus même de la pulsion, tire sa singularité de ce qu'elle idéaliserait le *Trieb* dans sa matérialité, d'où sa mutation par intervention d'une élaboration psychique.

Ainsi Freud amorce-t-il la distinction fondamentale entre la pulsion et la perversion. A cet égard, le destin idéalisant de la pulsion dans la perversion dénonce déjà l'opposition d'une sexualité réelle ou brute et d'une psyché externe; de plus, Freud invalide aussi par là l'idée d'une satisfaction immédiate de la pulsion. C'est pour l'époque un apport capital.

Ainsi la perversion serait-elle inintelligible sans son déterminisme psychique, et son étude permet à Freud de s'avancer toujours plus loin dans sa théorie de la sexualité.

La névrose est le négatif de la perversion

La psychanalyse a permis de comprendre que « la pulsion sexuelle n'est pas une donnée simple, mais qu'elle est formée de diverses composantes qui se dissocient dans le cadre des perversions »⁵³. Par ailleurs, la notion de la disposition quasi générale à la perversion va obliger Freud à distinguer de façon plus précise les psychonévroses des perversions, alors que, sur le plan phénoménologique, leur observation peut entraîner les plus grandes confusions.

Nous avons vu que dans son développement normal, la pulsion sexuelle rencontre des forces inhibitrices (dégoût, morale, éducation) qui tracent les voies de son développement normal. Pour des raisons multiples, liées à des facteurs constitutionnels et à des causes extérieures, son développement peut être entravé et conduire à des déviations dont les variations engendrent spécifiquement des névroses, des psychoses ou des perversions.

D'une façon générale, la névrose se caractérise par « un refoulement sexuel qui dépasse la mesure normale »^{B4}, en frappant non pas la « pulsion sexuelle normale dans son ensemble, mais l'une de ses composantes, anormale, de sorte que les symptômes se constituent par conversion d'une composante refoulée qui est ainsi écartée de la conscience »⁵⁵.

Ainsi donc, la sexualité des névrosés est double et manifeste, d'une part, toutes les variations d'une vie sexuelle normale, et d'autre part, toutes les déviations d'une vie sexuelle morbide.

53. *Ibid.*, p. 50.

54. *Ibid.*, p. 52.

55. *Ibid.*, p. 54.

Freud écrit un peu plus loin que : — les fantasmes inconscients des hystériques que l'on découvre derrière les symptômes, refoulés, ne peuvent trouver leur expression dans des actes « imaginaires ou réels » ; — les craintes délirantes des paranoïaques sont projetées sur les autres avec un sens hostile; — les fantasmes conscients du pervers, dans certaines conditions favorables, peuvent se transformer en conduites agencées.

Toutes ces formations coïncident jusqu'au moindre détail, mais la célèbre formule de Freud, déjà avancée dans le cas de Dora, que « la névrose est pour ainsi dire le négatif de la perversion »⁵⁶ est à comprendre d'une part au niveau comportemental — mais c'est sans doute l'argumentation la moins probante, bien que Freud l'aie maintenue jusqu'à la fin de son œuvre —, et d'autre part au niveau topique — c'est la plus riche de promesse, la plus féconde sur le plan conceptuel : le fantasme pervers est inconscient dans la névrose, il est conscient dans la perversion.

Il faut retenir à cet égard que Freud, sans aucune ambiguïté, ne définit pas la perversion comme la manifestation plus ou moins impulsive de la pulsion sexuelle, mais bien comme une position subjective donnée à partir du fantasme. Le pervers met en jeu sa pulsion sexuelle dans des conduites agencées par le scénario de son fantasme.

La pulsion sexuelle : les pulsions partielles et les zones érogènes

Dans ce premier essai, l'approche de la sexualité par la voie féconde de l'étude des perversions amène Freud à décomposer la tendance, la pulsion sexuelle, notion trop vaste, en pulsions partielles, dont la définition va prendre un sens très spécifique dans le champ analytique. Dès 1905, il leur donne un statut conceptuel très consistant.

La pulsion est définie comme « le représentant psychique d'une source continue d'excitation provenant de l'intérieur de l'organisme »⁵⁷. « La pulsion est donc à la limite du domaine psychique et physique⁵⁸. »

Les pulsions partielles se distinguent par leurs sources somatiques. En effet, la pulsion s'origine dans un organe qui est le siège d'une excitation spécifiquement sexuelle. Désigné pour cela comme la « zone éro-gène », l'organe d'où provient la pulsion partielle se comporte comme un appareil sexuel secondaire pouvant usurper les fonctions de l'appareil génital même.

Le but le plus prochain de la pulsion est l'apaisement de l'excitation

56. *Ibid.*, p. 54.

57. *Ibid.*, p. 54.

58. *Ibid.*, p. 56.

comme satisfaction obtenue au niveau même de la zone érogène. Ainsi la disposition aux dérivations possibles dans le développement de la sexualité est-elle inscrite au cœur même du fonctionnement des pulsions partielles.

Quelles explications Freud donne-t-il aux manifestations des tendances perverses que l'on peut observer dans les psychonévroses ?

Les pulsions sexuelles formeraient des couples antagonistes⁵⁹ où s'exprimeraient des tendances contraires, par exemple : — voir et montrer chez les voyeurs et les exhibitionnistes; — faire souffrir (forme active) ou souffrir (forme passive) dans la pulsion de cruauté.

Pour Freud, c'est évidemment la dominante d'une tendance liée à l'intensité de telle ou telle pulsion (intensité indépendante du degré de développement des autres) qui donnerait ainsi leurs formes, quel que soit leur mode de constitution, aux perversions passives (psychonévroses) ou aux perversions actives (perversions vraies).

Il est intéressant qu'elles puissent être connotées du même terme, alors que Freud les a radicalement distinguées, non par rapport au groupe des pulsions partielles auxquelles elles se rattachent, mais au niveau du fantasme topiquement, sinon formellement différent, comme nous l'avons vu précédemment.

Pour conclure ce premier essai, Freud écrit : « La disposition à la perversion n'est pas quelque chose de rare et d'exceptionnel, mais est partie intégrante de la constitution normale⁶⁰. »

Il va maintenant s'attacher à « démêler le réseau des influences qui déterminent l'évolution de la sexualité infantile jusqu'à son aboutissement soit à la perversion, soit à la névrose, soit enfin à la vie normale »⁶¹.

Deuxième essai : la sexualité infantile

Dès l'introduction de cet essai sur la sexualité infantile, Freud, après avoir considéré qu'elle avait été jusqu'à ce jour totalement ignorée, reviendra sur ce jugement, ayant pris connaissance des nombreux travaux publiés en son temps, même si dans leur esprit, ils se distinguent de ses propres thèses.

L'étude de la sexualité infantile doit pouvoir fournir des renseignements très précieux pour la compréhension de la sexualité chez l'adulte. En effet, les auteurs accordent une importance trop considérable aux anté-

59. *Ibid.*, p. 54.

60. *Ibid.*, p. 61.

61. *Ibid.*, p. 62.

cédents héréditaires, d'ailleurs fort difficiles à apprécier, en négligeant cette autre préhistoire que l'on retrouve dans l'existence de chacun, à savoir l'enfance, et de toute façon, il est impossible de se rapporter aux antécédents héréditaires sans évoquer les antécédents personnels. La raison principale de cette omission se trouve dans le trait même qui caractérise cette préhistoire que constitue la sexualité infantile, qui cède en effet à « ce curieux phénomène d'amnésie infantile qui pour la plupart des individus, sinon pour tous, couvre d'un voile épais les six ou huit premières années de leur vie »⁶². (Freud évoque ici la façon dont il a essayé de résoudre un des problèmes relatifs aux souvenirs les plus lointains de l'enfance dans un article publié en 1899 intitulé : « Le souvenir écran ».) L'idée de cette thèse fondamentale lui est venue dans le droit fil de l'amnésie observée chez les névrosés. C'est donc à partir de cette préhistoire, constituée par la sexualité infantile cédant au refoulement, que va s'édifier la sexualité de l'adulte qui s'en déterminera.

L'instauration diphasée du développement sexuel humain reconnue par Freud lui permet d'affirmer que la sexualité infantile constitue la matrice originelle de la sexualité adulte. En l'étudiant on pourra sans doute éclairer cette dernière. Mais « resterait à savoir quelles sont les forces qui amènent le refoulement des impressions infantiles »⁶³

La disposition perverse polymorphe

Freud montre comment les pulsions partielles se constituent chez l'enfant par érotisation des fonctions du besoin (étayage du désir à partir du besoin). L'éveil des zones érogènes au plaisir est liée à de multiples activités par où s'expriment les premières manifestations sexuelles chez l'enfant : plaisir du suçotement, plaisir de retenir les matières fécales, plaisir obtenu de la miction et de la masturbation.

Freud nous donne cet exemple saisissant de ce qui est pour lui le modèle de la satisfaction sexuelle autour de quoi s'ordonneraient toutes les formes de satisfaction que peut espérer l'être humain : « Quant on a vu l'enfant rassasié abandonner le sein, retomber dans les bras de sa mère et les joues rouges, avec un sourire heureux, s'endormir, on ne peut manquer de dire que cette image reste le modèle et l'expression de la satisfaction sexuelle qu'il connaîtra plus tard⁶⁴. »

62. *Ibid.*, Deuxième essai : « La sexualité infantile », *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, p. 66.

63. *Ibid.*, p. 67.

64. *Ibid.*, p. 74.

La sexualité infantile présente trois caractères essentiels : elle s'étaye à partir d'une fonction physiologique essentielle au besoin ; — elle est auto-érotique. Freud emprunte ce terme à Havelock Ellis, en considérant que l'enfant ne connaît pas d'objet sexuel, et se satisfait sur son propre corps (il reviendra ultérieurement sur cette problématique de l'objet sexuel) ; — son but est déterminé par l'activité de la zone érogène correspondant à la pulsion partielle, dans la recherche d'une satisfaction qui lui soit appropriée et qui répète un mode de satisfaction déjà obtenu auparavant, dont Freud pense que la connaissance n'est pas liée au hasard (disposition organique, reconnaissance liée aux activités de recherche de l'enfant).

La disposition perverse polymorphe de la sexualité infantile n'est pas à confondre avec la perversion chez l'adulte, même si elle en est la potentialité comme pour toute l'organisation sexuelle de l'adulte.

Cependant, Freud souligne que « l'enfant, par suite d'une séduction, peut devenir un pervers polymorphe et être amené à toutes sortes de transgressions. Il est donc prédisposé »⁶⁵. Et il fait ici un parallèle intéressant pour nous en ceci que la perversion pourrait se caractériser par une certaine féminisation du sujet: « L'enfant dans la circonstance ne se comporte pas autrement que le ferait vis-à-vis du séducteur la moyenne des femmes n'ayant pas subi l'influence de la civilisation et conservant ainsi une disposition perverse polymorphe »⁸⁶.

L'évolution de la sexualité infantile

L'évolution de la sexualité infantile se fait en fonction des recherches sexuelles de l'enfant, au cours desquelles il échaffaude toute une série de théories qui sont pour lui autant de réponses plus ou moins satisfaisantes aux questions qu'il se pose — mystère de la naissance, conception sadique des rapports sexuels, etc. Si la pulsion de savoir n'est pas assimilable à un composant de la pulsion sexuelle, elle est cependant fortement colorée par la curiosité sexuelle engendrée du plaisir obtenu par l'enfant au niveau des zones érogènes. Ces recherches sexuelles de l'enfant se polarisent donc très tôt sur la sphère génitale.

Le cours de cette évolution dépend évidemment des facteurs organiques (maturation du corps) et des facteurs extérieurs.

65. *Ibid.*, p. 86.

66. *Ibid.*, p. 86.

Les phases du développement de l'organisation sexuelle

L'intérêt pour nous réside en ce que Freud posera comme un principe de l'évolution de la sexualité le primat de l'assomption phallique, ce qui fait de la possession ou non du phallus l'élément différentiel primordial dans l'organisation génitale des sexes. Indiquons ici que cette problématique centrale pour comprendre la perversion, jalonnait toutes les étapes de l'élaboration freudienne de la perversion.

Freud divisera ce développement en deux étapes : phase pré-génitale et phase génitale.

A la phase d'organisation de la vie sexuelle dans laquelle les « zones génitales n'ont pas encore imposé leur primat »⁶⁷, correspondent les phases « orale-cannibalique » et « sadique-anale », avec chacune leurs composantes actif-passif, dont la polarité masculin-féminin va s'affirmer peu à peu. En effet, Freud revient ici sur la question de l'objet. Alors qu'auparavant, il considérait que ce qui caractérisait la sexualité infantile était l'absence d'objet, il ajoute maintenant : « Dans cette phase du développement de la vie sexuelle, on trouve déjà la polarité sexuelle et l'existence d'un objet hétéro-érotique », même si fait encore défaut « l'assujettissement des pulsions partielles à la fonction de procréation » sous le primat du génital⁶⁸.

Dès l'enfance donc, il est fait choix d'un objet sexuel, alors qu'il apparaissait à Freud que ce choix caractérisait la puberté. Le choix se fait en deux temps séparés par la période de latence : « La première poussée commence entre deux et cinq ans, puis elle est arrêtée par une période de latence qui peut même provoquer une régression. Elle est caractérisée par la nature infantile des buts sexuels. La deuxième poussée commence à la puberté, et détermine la forme définitive que prendra la vie sexuelle⁶⁹. »

L'affirmation de l'existence de la période de latence est pour Freud un fait d'observation et d'expérience. Il la maintient comme essentielle et déterminante dans l'évolution sexuelle, même s'il ne peut en donner les raisons profondes. Pendant cette période, la sexualité infantile à disposition perverse polymorphe cède au refoulement, en sublimant une répression progressive, liée à des particularités constitutives héréditaires de l'individu et à ses conditionnements historiques (éducation). En réalité, même « l'évolution conditionnée par l'organisme et fixée par

67. *Ibid.*, p. 96.

68. *Ibid.*, p. 96.

69. *Ibid.*, p. 98.

l'hérédité peut parfois se produire sans aucune intervention de l'éducation »⁷⁰.

L'explication hypothétique de la mise en jeu du processus de refoulement est la suivante : la sexualité infantile ne pouvant pas obtenir la pleine satisfaction sexuelle, l'excitation répétée des zones érogènes pourrait à la longue produire du déplaisir. « Ces excitations sexuelles provoquées feraient ainsi entrer en jeu des contre-forces ou des réactions, qui, pour pouvoir réprimer efficacement ces sensations désagréables, établiraient les digues psychiques qui nous sont connues (dégoût, pudeur, morale)⁷¹. »

La période de latence est donc cette phase nécessaire et préparatoire à l'épanouissement de la sexualité dont le mouvement va reprendre à la puberté.

Troisième essai : les transformations de la puberté

« Avec le commencement de la puberté apparaissent des transformations qui amèneront la vie sexuelle infantile à sa forme définitive et normale⁷². »

La phase génitale

Ces transformations d'ordre physiologique (maturation du corps), auxquelles se conjoignent les forces psychiques, entraînent la subordination du mouvement des pulsions partielles au primat de la zone génitale. Quoique l'évolution sexuelle chez l'homme et chez la femme divergent, un but sexuel nouveau, au-delà du seul but d'obtenir le plaisir, est maintenant fixé dans le sens de la mise au service de la reproduction de l'espèce. Le facteur déterminant de cette nouvelle orientation est lié à la découverte de l'objet sexuel et « le caractère normal de la vie sexuelle est assuré par la conjonction, vers l'objet et le but sexuels, de deux courants : celui de la tendresse (c'est le courant qui a subsisté du premier choix de l'objet dans la floraison de la sexualité infantile) et celui de la sensualité »⁷³.

C'est à la fin de ce cycle évolutif que trouvera sa forme définitive la vie sexuelle de l'adulte, qui sera marquée des traits qui auront singularisé le cours de cette évolution.

70. *Ibid.*, p. 70.

71. *Ibid.*, p. 70.

72. *Ibid.*, Troisième essai : « Les transformations de la puberté », *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, p. in.

73. *Ibid.*, p. 112.

En opposant le plaisir préliminaire, lié aux buts préliminaires (le seul « à quoi les pulsions sexuelles infantiles peuvent aboutir, encore que d'une façon rudimentaire »⁷⁴), au plaisir terminal de l'acte sexuel normal (qui ne peut être obtenu qu'à la phase génitale), Freud en signale les dangers. Un plaisir préliminaire trop grand peut en effet s'accompagner ou entraîner une baisse de la tension pulsionnelle, de sorte que, si cette tension devient trop basse, la force pulsionnelle fléchissant, le sujet ne peut parvenir à la satisfaction terminale. Un court-circuit s'établit, le processus sexuel normal ne pouvant s'achever dans l'acte sexuel. Il va en résulter que « l'acte préliminaire va se substituer au but normal »⁷⁵.

La zone érogène à laquelle correspond la pulsion partielle a déjà pu contribuer de manière excessive à la production du plaisir au cours de la vie infantile (qui, rappelons-le, n'est pas génitalisée). « Si plus tard s'ajoutent certaines circonstances qui tendent à créer une fixation, une compulsion apparaîtra, qui s'opposera à ce que le plaisir préliminaire s'intègre au mécanisme nouveau. De nombreuses perversions sont en effet caractérisées par un tel arrêt aux actes préparatoires⁷⁶. »

Plus précocement le primat de la zone génitale aura été préformé pendant l'enfance, moins -grands seront « les risques d'avortement du mécanisme sexuel », conclut Freud, qui répond ainsi aux auteurs faisant des manifestations de la sexualité chez l'enfant (surtout dans la première enfance) un élément pathogène, alors que pour lui, et dans certaines limites, la précocité de leur apparition prend un tout autre sens : « Nous avons d'abord exagéré la différence entre la vie sexuelle infantile et celle de l'âge adulte, et nous apportons la correction nécessaire. Les manifestations infantiles de la sexualité ne déterminent pas seulement les déviations, mais encore les formations normales de la vie sexuelle adulte⁷⁸. »

Introduction de la théorie de la libido

On sait qu'elle n'est pas contemporaine aux *Essais*, puisqu'elle vient après *l'Introduction au narcissisme* de 1914. Nous en retiendrons pour notre étude quelques éléments, quitte à intégrer plus loin dans leur contexte les thèses nouvelles qu'elle véhicule.

74. *Ibid.*, p. n6.

75. *Ibid.*, p. 118.

76. *Ibid.*, p. 118.

77. *Ibid.*, p. 118.

78. *Ibid.*, p. H9.

Il s'agit essentiellement, dans ce chapitre, de nous montrer comment la découverte de l'objet à l'adolescence n'est qu'une retrouvaille au regard de l'objet de la prime enfance. Ce nouveau choix d'objet se fait à partir des coordonnées de représentations fixées sous forme de traces dans l'inconscient, qui est comme la mémoire refoulée de cette sorte de pré-histoire qu'a été la sexualité infantile. Elle est en quelque sorte la matrice de ce que sera la sexualité adulte dans ses déviations comme dans ses normes.

A la phase pré-génitale, le choix d'objet est incestueux, nécessairement. Son écho retentira sur le choix de l'objet sexuel à l'adolescence. Ce choix dépend de la façon dont a été franchi le défilé œdipien, où le complexe de castration se noue avec l'assomption du primat du phallus pour la fille comme pour le garçon.

Implicitement, Freud indique par là que les perversions ont toujours à faire, ne serait-ce que dans un rapport d'horizon, avec la castration.

Les perversions

Dans les *Trois essais*, Freud tente de déployer une ample théorie de la sexualité, en mettant l'accent sur l'ontogénèse. Comme les psychonévroses, les perversions sont le résultat de troubles (liés à des facteurs multiples) du développement individuel.

Même s'il remet en cause la notion de normalité en matière sexuelle, il part de ce principe que toute déviation de la pulsion sexuelle quant à l'objet et quant au but est perversion, à ceci près qu'il distingue par les mécanismes de leur constitution les perversions actives (perversions vraies) des perversions passives (les psychonévroses).

L'avantage de définir ainsi toute déviation ou trouble de la fonction sexuelle est de prendre en compte le fait « que la disposition à la perversion est la disposition générale, originelle de la pulsion sexuelle, laquelle ne devient normale qu'en raison de modifications organiques et d'inhibitions psychiques survenues au cours de son développement »⁷⁹.

Si la sexualité chez l'enfant a une disposition perverse polymorphe à tendance auto-érotique, elle n'est cependant pas la perversion (l'enfant peut néanmoins devenir pervers polymorphe sous certaines influences, une séduction de l'adulte, par exemple). De l'enfance à la puberté, puis à l'âge adulte, l'instauration diphasee de la sexualité se fait par un développement fort complexe pour aboutir à la sexualité de l'adulte, carac-

79. Résumé, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, p. 146.

térisée pour Freud par la retrouvaille et le choix d'un objet sexuel différent du premier choix d'objets incestueux. Au cours de cette évolution, sous l'influence de modifications organiques (maturation du corps) et d'inhibitions psychiques qui se sont renforcées pendant la période de latence (dégoût, pudeur, honte), les tendances à polarité perverse se soumettent à la suprématie de la zone génitale (primat du phallus) ; c'est le processus par lequel toute la vie sexuelle entre au service de la reproduction, et la satisfaction des premières tendances n'a plus d'importance qu'en tant qu'elle prépare et favorise le véritable acte sexuel.

La pulsion sexuelle n'est pas une donnée simple, elle est constituée par les pulsions partielles attachées à l'organe (zone érogène) dont elles s'originent chacune. Ces pulsions partielles (elles-mêmes composites) se groupent en couples antagonistes (par exemple : pulsion de voir-pulsion de montrer, pulsion sadique-pulsion masochiste, etc.).

Les pulsions naissent isolément, fonctionnent anarchiquement et se développent d'une façon relativement indépendante, même si elles finissent généralement par se soumettre au primat du génital, de sorte qu'elles impriment, par leur intensité, leur caractère dominant aux manifestations de la sexualité normale ou pathologique, tant chez l'enfant que chez l'adulte. Il faut ajouter ici que la tendance perverse de toute pulsion ne suffit pas à la qualifier de perversion. La pulsion n'est pas la perversion, laquelle ne peut être définie qu'à partir d'une organisation spécifique de la vie sexuelle selon des mécanismes particuliers.

On comprend aisément, souligne Freud, comment une organisation sexuelle aussi complexe peut présenter des troubles au cours de son développement : « Chaque étape de cette longue évolution peut devenir un point de fixation, chaque assemblage de cette combinaison compliquée peut donner lieu à une dissociation de la pulsion sexuelle⁸⁰. »

Le problème est maintenant de savoir si « ces déviations proviennent d'une disposition innée, ou si elles sont acquises »⁸¹. Et Freud ajoute : « Les facteurs ne sont pas tous d'une égale importance et il sera malaisé de les apprécier à leur juste valeur. »⁸² — en effet, elles interfèrent.

Facteurs internes

Les différences congénitales des constitutions sexuelles (constitutions sexuelles innées) sont difficiles à apprécier, mais la nature et la prépondé-

80. *Ibid.*, p. 153.

81. *Ibid.*, p. 145.

82. *Ibid.*, p. 152.

rance de telle ou telle source interne de l'excitation sexuelle peut expliquer l'intensité plus ou moins grande de la pulsion sexuelle, qui pourra ainsi se manifester dans la résultante finale comme dominante.

Cette différence congénitale, « même si les conditions héréditaires des perversions positives ne sont pas connues »⁸³, expliquerait en partie pourquoi les perversions positives (perversions vraies) sont plus fréquentes chez l'homme que les perversions passives (psychonévroses), qui s'observeraient plus volontiers chez les femmes. A l'époque, Freud admettait que la pulsion sexuelle était plus forte chez l'homme que chez la femme.

Pour expliquer les variations de la pulsion dans la détermination des manifestations pathologiques de la sexualité, les auteurs parlent de faiblesse congénitale et désignent ces variations sous le nom de « dégénérescences ». A cette notion de faiblesse congénitale, Freud substitue la notion plus féconde de faiblesse constitutionnelle. En effet, la seule constitution sexuelle innée ne peut rendre compte de la survenue des troubles. C'est l'élaboration ultérieure à partir de la même constitution qui compte.

A cet égard, au niveau même de la pulsion, la libido trouve toutes les conditions favorables à son détournement du courant principal dans — l'interchangeabilité des satisfactions pulsionnelles, — la relative contingence de l'objet, — les facteurs actuels de la répression culturelle.

Mécanismes

Au cours des poussées qui caractérisent l'évolution normale de la sexualité, si une « faiblesse constitutionnelle » de la pulsion sexuelle, appliquée par exemple à la « zone génitale », empêche la coordination des pulsions partielles isolées, leur intégration ne peut réussir; « ce sera la plus forte des autres composantes sexuelles qui prévaudra sous la forme de perversion »⁸⁴, par dissociation ou fixation, qui s'accompagnent toujours d'une régression à un état antérieur (régression temporelle).

Comme nous l'avons déjà vu, certaines composantes partielles de la pulsion sexuelle peuvent être frappées par le refoulement, et, par retour du refoulé, s'extérioriser sous la forme de symptômes morbides. C'est ce qui se passe dans les psychonévroses : « Sans que les anciennes tendances disparaissent, la névrose se substitue à la perversion »⁸⁵. Et si Freud peut

83. *Ibid.*, p. 154.

84. *Ibid.*, p. 155.

85. *Ibid.*, p. 156.

dire que « la névrose est le négatif de la perversion »⁸⁶, c'est que les fantasmes *inconscients* des névroses (témoins des tendances perverses originelles) sont dans leur moindre détail identiques au fantasme *conscient* dans la perversion (perversion et névrose sont donc topiquement différenciées par Freud).

Le mécanisme de la sublimation consiste en ce qu'une trop forte poussée de la pulsion sexuelle trouve des dérivations autres que sexuelles, qui, par une répression liée à des formations réactionnelles, enrichissent la vie psychique : « Il est aussi permis de dire que la disposition sexuelle de l'enfant crée par formation réactionnelle un grand nombre de nos vertus⁸⁷. »

Si Freud considère que les poussées sexuelles, le refoulement et la sublimation font partie des dispositions constitutionnelles, et que leur mécanisme intime est encore inconnu, il dit aussi que dans cette élaboration ultérieure, entrent en jeu des facteurs accidentels liés à des expériences vécues, sur lesquels il lui faudra revenir, car la série des facteurs constitutionnels et la série des facteurs occasionnels, loin de s'exclure, se conjuguent.

Facteurs constitutionnels

Il s'agit principalement de trois éléments, liés à la temporalité plutôt qu'au rapport proportionnel entre les pulsions :

« La précocité sexuelle spontanée »⁸⁸, qui peut interrompre, voire supprimer la période de latence, à cause du faible développement des inhibitions (dégoût, pudeur, morale) et de l'état rudimentaire de l'appareil sexuel, et conduire soit à des perversions, soit, après refoulement, à des névroses.

Le facteur temps : « Il n'est pas indifférent qu'un courant surgisse plus tôt ou plus tard que le courant contraire⁸⁹. » Si l'ordre d'apparition des composantes de la pulsion sexuelle varie, le résultat en sera changé : « La tendance hétérosexuelle de la pulsion peut disparaître trop tôt pour contrecarrer la tendance homosexuelle⁹⁰. »

La persévération : « Il s'agit de la persévération ou capacité de fixation des impressions de la vie sexuelle, caractère que l'on retrouve chez de

86. *Ibid.*, p. 156.

87. *Ibid.*, p. 157.

88. *Ibid.*, p. 159.

89. *Ibid.*, p. 160.

90. *Ibid.*, p. 160.

futurs névrosés ou pervers⁹¹. » La trop grande intensité du plaisir préliminaire en serait un des éléments.

Facteurs externes

Dans cette série des causes accidentelles au trouble du développement, Freud accorde une place prépondérante aux expériences de la petite enfance. A travers les facteurs constitutionnels, les facteurs occasionnels trouvent un terrain favorable pour exercer leur influence, ce qui ne facilite évidemment pas l'évaluation de l'importance relative de chacun d'eux dans le développement de la sexualité et ses troubles.

Freud les distingue en deux séries :

La série des prédispositions, où se combinent l'action des expériences de la prime enfance et des facteurs constitutionnels : « Une bonne part des déviations sexuelles qu'on peut remarquer chez l'adulte névrosé ou pervers est due à des impressions subies pendant l'enfance soi-disant asexuelle⁹². »

La série définitive, où se combineront l'action des prédispositions et l'action des expériences ultérieures traumatisantes. De cette complémentarité des facteurs constitutionnels et des facteurs accidentels, Freud tire la conclusion suivante : « Toutes les circonstances défavorables au développement sexuel ont pour effet de produire une régression, c'est-à-dire un retour à une phase antérieure du développement »⁹³, car, poursuit-il, « on aurait tort de ramener exclusivement les perversions à des tendances infantiles qui seraient fixées, et il faut les considérer aussi comme une régression vers ces tendances dues au fait que d'autres courants de la vie n'ont pas pu avoir leur libre développement. C'est pourquoi les perversions positives peuvent elles aussi être traitées par les procédés de la thérapie analytique »⁹⁴.

Dans ces trois essais, les principaux critères retenus par Freud pour définir la perversion peuvent donc se résumer schématiquement ainsi :

La perversion est une position subjective (et non une manifestation instinctuelle) soutenue par un fantasme *conscient*, que le sujet peut être

91. *Ibid.*, p. 161.

92. *Ibid.*, p. 163.

93. *Ibid.*, p. 159.

94. *Ibid.*, note 87, p. 188.

amené à réaliser dans des conduites agencées selon le scénario de ce fantasme — à la différence de la névrose, qui est le négatif de la perversion, mais dont les fantasmes pervers sont *inconscients*. Perversion et névrose sont donc topiquement distinguées. Ajoutons qu'en tant que position subjective, la perversion se constitue dans l'Œdipe, et a un rapport, ne serait-ce que d'horizon, avec la castration. On sait quels développements féconds Freud donnera à cette thèse.

Les dérivations perverses se produisent, au cours du développement sexuel, selon des mécanismes fort complexes, mais distincts du refoulement qui caractérisait la névrose.

A partir de la disposition perverse polymorphe de la sexualité infantile, qui n'est pas la perversion, elles se constituent — soit *par fixation* à une étape infantile; — soit par *dissociation* des pulsions à une étape ultérieure.

En fait, tout arrêt dans le développement produit une *régression* à une étape antérieure (régression temporelle) qui se fixe à ce stade. La composante principale se renforce à l'âge adulte et impose sa dominance tendancielle (active-passive, sadique-masochiste, voyeuriste-exhibitionniste) aux formes de manifestations de la vie sexuelle du sujet.

La pulsion *n'est pas* la perversion, puisque cette dernière ne se constitue qu'après toute une série fort complexe de transformations de la pulsion sexuelle. C'est une forme d'idéalisation de la pulsion dans son processus même, s'accompagnant d'une surestimation sexuelle de l'objet. Dans ce processus d'idéalisation, intervient l'intensité du plaisir préliminaire. De ce fait, les actes préliminaires sont préférés à l'acte normal, et se substituent à lui — d'autant plus que la cherté de l'objet, ou les dangers attribués à l'acte sexuel, peuvent engendrer ou confirmer une impuissance génitale. Il en résulte une étonnante fixité de la pratique, voire une exclusivité totale. Par ailleurs, le type de l'objet choisi ne permet pas de qualifier la perversion.

DES TROIS ESSAIS A LA MÉTAPSYCHOLOGIE

1905-1915

Pendant cette période, Freud va reprendre, confirmer et préciser les thèses qu'il a déjà solidement établies dans les *Trois essais*, en y apportant les correctifs nécessités par ses nouvelles élaborations, et notamment deux thèses fondamentales : — celle du refus par l'enfant du manque

phallique chez la mère, prolongée ultérieurement par le concept de déni (*Verleugnung*) comme mécanisme spécifique et comme dénominateur commun de toutes les formes de perversion ; — et les différentes modalités du choix de l'objet dans le cadre du narcissisme.

Il en résulte que ce sont les raisons qui ont présidé à ce choix, et non pas le type d'objet, qui permettent de qualifier la perversion.

Freud, même s'il a toujours insisté sur l'enracinement profond de l'appareil psychique dans l'organisme, est en train d'extraire définitivement la conception qu'il en a de ses limbes biologisantes, sans pour autant la fonder dans une pure psychogenèse. Ainsi la pulsion, déjà située dans les *Trois essais* à la limite du biologique et du psychique, se démontre en fait prise dans le système de ses représentations langagières. Son mouvement est soumis au jeu de la grammaticalité, qui en règle le destin et en structure le trajet aller-retour, après avoir contourné l'objet, indifférent de sa nature au regard du but le plus prochain de la pulsion, qui est la satisfaction.

Les composantes antagonistes de la pulsion (active-passive; voir-être vu; souffrir-faire souffrir), définies d'abord comme le couplage de pulsions antagonistes (dissociées en cas de perversion), ne sont en fait que la traduction des deux versants du mouvement de réversion de la pulsion, à un moment où l'approche qu'il en faisait ne permettait pas à Freud de les distinguer autrement. Il est cependant suffisamment explicite pour que dès le début, on ne confonde pas la pulsion avec la perversion, qui ne peut se définir qu'à partir de la position du sujet dans sa relation à l'objet, repérable dans le fantasme. Il faudra cependant démontrer à quoi sert le fantasme, et comment il fonctionne dans la perversion, quelle place y occupe le sujet, et quel est le rôle de l'objet.

En 1908, dans son texte « Les fantasmes hystériques dans leur rapport avec la vie sexuelle », Freud rappelle une fois de plus que « les fantasmes inconscients des hystériques correspondent pleinement quant à leur contenu aux situations de satisfaction que les perversions réalisent consciemment »⁹⁵.

Or, si Freud sépare les fantasmes *inconscients* de la névrose des fantasmes *conscients* de la perversion, qui peuvent se transformer en conduites agencées, il n'exclut nullement leur mise en acte dans la névrose : « On connaît bien d'ailleurs le cas, dont l'importance pratique aussi est grande, où des hystériques ne donnent pas expression à leurs fantasmes sous formes de symptômes, mais dans une réalisation consciente, imaginant

95. FREUD S., « Les fantasmes hystériques et la bisexualité », *Névrose, Psychose et Perversions* (p. 149 à 155), PUF, 1974, p. 152.

ainsi et mettant en scène des attentats, des sévices, des agressions sexuelles⁹⁶. »

Non seulement, chez les névrosés, les tendances perverses refoulées 40 peuvent devenir conscientes, mais elles trouvent parfois l'occasion de se réaliser dans des actes imaginaires, voire réels — de façon moins fréquente à vrai dire, mais cependant suffisamment pour que la distinction entre névrose et perversion soit pratiquement impossible à faire dans une approche superficielle de leurs comportements.

Dans son article de la même année, « Sur la morale sexuelle civilisée », reprenant sa thèse sur le développement de la sexualité dans le cadre d'une subjectivité, qui va « de l'auto-érotisme à l'amour d'objet »⁹⁷, Freud distingue deux types de perversions liées à des troubles du développement ne se produisant pas au même moment. Ce sont — « les divers genres de pervers chez lesquels une fixation infantile à un but sexuel provisoire empêche la subordination de la sexualité au primat du génital »; — et « les homosexuels ou invertis chez lesquels le but sexuel a été détourné du sexe opposé »⁹⁸.

A part cette inversion quant au choix de l'objet, certains homosexuels peuvent avoir une vie sexuelle tout à fait normale, souligne Freud. De plus, ils « se distinguent même fréquemment par le fait que leur pulsion sexuelle est particulièrement apte à la sublimation culturelle » — ce qui n'est pas le cas pour les névrosés. Mais c'est souligner une fois de plus comme le diagnostic différentiel peut être encore plus problématique dans ces cas.

Après tout, l'arrêt du développement, qui entraîne une régression temporelle à un état infantile de la sexualité, voire à une fixation préférentielle d'une tendance s'exprimant de façon prévalente (Freud, à cette époque, ne tranche pas en faveur de l'existence d'un refoulement dans la perversion), n'est pas spécifique de la perversion. La régression comme la fixation partielle s'observent aussi dans la névrose, et la composante concernée — puisque ce n'est pas la pulsion sexuelle dans son ensemble qui est touchée — peut même, une fois refoulée, faire sentir ses exigences dans la vie sexuelle, en général inhibée. Son influence ne s'exerce pas seulement à travers les symptômes du sujet, ou dans les fantasmes inconscients qui causent ses symptômes, mais aussi dans des fantasmes conscients qu'il est parfaitement capable de mettre en acte.

⁹⁶. *Ibid.*, p. 152.

⁹⁷. FREUD S., « La morale sexuelle civilisée », *la Vie sexuelle* (p. 28 à 46), PUF, 1969, P-34-

⁹⁸. *Ibid.*, p. 35- : -

⁹⁹. *Ibid.*, p. 35

Ces considérations n'invalident nullement, d'ailleurs, la formulation freudienne que la névrose est le négatif de la perversion, ni même que les perversions actives (perversions vraies) s'observeraient surtout chez les hommes, alors que les perversions passives (les psychonévroses) toucheraient plutôt les femmes. Il faudrait pourtant nuancer cette dernière affirmation et en donner les vraies raisons. La distinction entre névrose et perversion doit donc se faire à un autre niveau.

L'intuition de ce que Freud conceptualisera plus tard comme le déni de la castration (*Verleugnung*), qui est déjà contenue en germe dès cette époque, comme les raisons qui conduisent au choix de l'objet, fourniront les argumentations décisives en ce sens.

Le déni de la castration

Une thèse très féconde va émerger en 1908 dans « Les théories sexuelles infantiles »¹⁰⁰. Elle est dans le droit fil des observations directes de Freud, et elle réside, mais de façon implicite, dans l'analyse du petit Hans, achevée en 1908 mais publiée en 1909.

Cette thèse repose sur l'idée que tous les enfants, dans leurs théories sexuelles, attribuent « à tous les humains, y compris les hommes et les femmes, un pénis »¹⁰¹. Et Freud poursuit : « Très régulièrement, quand le petit garçon voit les parties génitales d'une petite sœur, ses propos montrent que son préjugé est déjà assez fort pour faire violence à cette nouvelle perception ; au lieu de constater le manque du membre, il dit régulièrement en guise de consolation et de réconciliation que le pénis est encore petit¹⁰². » Bref, il se refuse avec plus ou moins de conviction à cette évidence, et comme trace de ces impressions infantiles, « la représentation de la femme au pénis réapparaît plus tard dans les rêves de l'adulte »¹⁰³, témoignant qu'il n'a jamais renoncé, dans son inconscient, à son attitude infantile.

Nous trouvons chez Freud, pour la première fois, ce refus de la perception de la castration par l'enfant, qui, s'il persévère, fera retour sous la forme de cette figure de la femme au pénis, donnant son origine au fantasme de la femme phallique. ,'- Nous verrons par la suite le sort conceptuel donné par Freud à cette

100. FREUD S., « Les théories sexuelles infantiles », *la Vie sexuelle* (p. 14 à 27), PUF, 1969.

101. *Ibid.*, p. 19.

103. *Ibid.*, p. 20.

découverte à travers les principaux textes où il l'examine, dans *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* (1910), dans « La fausse reconnaissance » (1913) et « Un cas clinique de fétichisme », exposé dans une soirée scientifique à Vienne en 1914 pour aboutir en 1925 au concept spécifique de déni (*Verleugnung*), et dans les « Quelques conséquences psychologiques de la différence anatomique entre les sexes », qui trouvera son achèvement dans son texte sur le fétichisme en 1927, repris et complété en 1938 dans « Le clivage du moi et les mécanismes de défense ».

C'est donc en relation avec la castration que Freud commence à décrire un mécanisme nouveau qu'il ne désigne pas encore du terme de déni : « Si cette représentation de la femme au pénis se fixe chez l'enfant, résiste à toutes les influences ultérieures de la vie et rend l'homme incapable de renoncer au pénis chez son objet sexuel, alors un tel individu, avec une vie sexuelle par ailleurs normale, deviendra nécessairement un homosexuel¹⁰⁴. »

Sans l'expliquer davantage, après avoir distingué deux types de perversions — celles liées à une fixation de la libido à un stade très précoce (voyeurisme, exhibitionnisme, mais aussi fétichisme), et celles constituées plus tardivement comme l'homosexualité —, Freud leur attribue un dénominateur commun : l'horreur et le refus de la castration. Laissons flotter momentanément cette imprécision mais remarquons — ce n'est pas sans raison — que Freud, curieusement, ne parle que de ce qui se passe pour les garçons.

Chez l'homosexuel, le refus de renoncer au pénis chez son objet sexuel est déterminé par ceci que « les parties génitales de la femme, quand plus tard elles sont perçues et conçues comme inutiles, évoquent cette menace, et, pour cette raison, provoquent chez l'homosexuel de l'horreur au lieu du plaisir »¹⁰⁴. Ce n'est donc pas sans intervenir dans le choix de l'objet.

Le choix de l'objet

Il faut se souvenir que Freud, en démontrant, dans les *Trois essais*, la relative contingence de l'objet au regard de la pulsion, allait jusqu'à dire que le type d'objet choisi (le partenaire sexuel) ne permettait pas de définir, encore moins de spécifier, telle ou telle perversion. Néanmoins, en 1909, dans la quatrième de ses *Cinq leçons sur la psychanalyse*¹⁰⁵, Freud

104. *Ibid.*, p. 20.

105. FREUD S., « Quatrième leçon », *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Petite Bibliothèque Payot, 1975, p. 46 à 57.

va apporter des précisions supplémentaires en ce qui concerne le choix de l'objet : « Il nous faut réparer bien des oublis du fait que nous avons porté notre attention sur les manifestations somatiques plutôt que sur les manifestations psychiques de la vie sexuelle¹⁰⁶. »

En effet, à côté des activités proprement auto-érotiques de l'enfant (suçotement, onanisme de la première enfance, plaisir de la miction et de la défécation), « les premières manifestations de la pulsion sexuelle proprement dite, c'est-à-dire de la libido chez l'enfant (plaisir de voir et de montrer, plaisir de faire souffrir, etc.), appartiennent déjà au stade du choix de l'objet, choix dans lequel une personne étrangère devient l'essentiel s»¹⁰⁷.

Le choix de l'objet à la phase pré-génitale est encore pour un temps indépendant de la différence des sexes, il dépend de l'instinct de conservation et non pas de l'instinct sexuel, et se porte donc, en fonction du besoin, sur l'adulte nourricier ou protecteur. « Mais au fur et à mesure que les tendances se soumettent à la suprématie de la zone génitale, la satisfaction des premières tendances n'a plus d'importance qu'autant qu'elle favorise et prépare l'acte sexuel, le désir d'une personne étrangère chasse l'auto-érotisme de sorte que dans la vie sexuelle amoureuse, toutes les composantes de l'instinct sexuel tendent à trouver leur satisfaction auprès de la personne aimée¹⁰⁸. »

Ainsi, dans le choix qui se porte sur l'objet aimé, la différence sexuelle n'entrera en compte qu'au moment où le primat du génital est en train de s'accomplir. En obéissant aux impulsions venues des parents, dont la tendresse porte un caractère nettement sexuel quoique inhibé quant à ses fins, l'enfant répond ainsi : le garçon choisit normalement sa mère et la fille son père, Freud souligne : « Il est inévitable et tout à fait logique que l'enfant fasse de ses parents l'objet de ses premiers choix amoureux. Toutefois, il ne faut pas que sa libido reste fixée à ces premiers objets. Elle doit se contenter de les prendre plus tard comme modèle et passer de ceux-ci à des personnes étrangères, l'enfant doit se détacher de ses parents¹⁰⁹. »

Évidemment, un développement aussi complexe, qui n'est plus ici simplement d'ordre biologique, mais qui, tout en suivant l'ordre de maturation du corps, se structure dans le cadre de l'Œdipe, peut subir quelques troubles qui ne sont pas sans conséquences. Par exemple, « il

106. *Ibid.*, p. 55.

107. *Ibid.*, p. 52.

108. *Ibid.*, p. 52.

109. *Ibid.*, p. 57.

peut arriver que les instincts partiels ne se soumettent pas tous à la domination des zones génitales, un instinct qui reste indépendant forme ce que l'on appelle une perversion »¹¹⁰. Mais il se peut aussi que l'auto-érotisme ne soit pas surmonté : « L'équivalence primitive des deux sexes comme objets sexuels peut persister, d'où il résultera dans la vie de l'homme adulte un penchant à l'homosexualité, qui à l'occasion pourra aller jusqu'à l'homosexualité exclusive¹¹¹. » De même, dans la névrose, « la fixation partielle peut se produire, qui représente maintenant un point faible dans la structure de la fonction sexuelle »¹¹².

A cause de ce point faible dans la structure de la fonction sexuelle, et à l'occasion d'obstacles rencontrés à l'âge adulte, le refoulement réalisé par les différentes circonstances de l'éducation et du développement peut se rompre et conduire à l'infantilisme général de la vie sexuelle.

Il faudrait conclure ici que dans certaines perversions ou névroses, le choix de l'objet indépendant de la différence des sexes pourrait être trompeur. Ainsi, un choix apparemment hétérosexuel pourrait en fait masquer une perversion homosexuelle vraie, et un choix apparemment homosexuel n'être que l'expression d'une névrose, et non celle d'une perversion vraie.

Freud rappelle encore qu'à trop limiter la sexualité au domaine de la reproduction, « on se met dans l'impossibilité de comprendre les perversions, ainsi que la relation qui existe entre perversion, névrose et vie sexuelle normale »¹¹³.

Ce n'est donc pas le type d'objet qui qualifie et spécifie la perversion, même s'il n'est pas entièrement indifférent. Il faut le rapporter aux mécanismes qui ont présidé à ce choix.

En 1910, dans son texte *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*¹¹⁴, Freud va nouer en cas de perversion ce choix de l'objet, en fonction de la peur de l'absence de pénis chez le partenaire, autrement dit dans le rapport du sujet à la castration. Il introduit là la fonction de la femme phallique, soit le nouveau du rapport du phallus en tant que manque, en soulignant l'importance de la femme phallique, non pas pour celle qui en est le sujet, mais pour l'enfant.

Il y fait aussi mention, pour la première fois, du narcissisme. S'origine ainsi comme telle la structuration du registre de l'imaginaire dans son œuvre. Dans cette longue étude centrée sur l'étrangeté du personnage de

no. *Ibid.*, p. 53. ni.

Ibid., p. 54.

¹¹². *Ibid.*, p. 54.

¹¹³. *Ibid.*, p. 55.

¹¹⁴. FREUD S., *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Idées, Gallimard, 1980.

Léonard de Vinci, Freud s'interroge et insiste sur son activité tellement paradoxale, « activité à la limite du réalisable et de l'impossible », qu'il va déduire de son rapport à la mère. Ce rapport en effet est à l'origine de cette sublimation qui laissera morte la sexualité de Léonard de Vinci. La sublimation serait donc une désobjectivation progressive de l'objet sexuel, avec accentuation de son objectivation, jusqu'à le porter à l'incandescence de la perfection. Le sujet va y porter au maximum son intérêt, avec pour conséquence un oubli, un refoulement total de sa vie sexuelle. En effet « Léonard se comportera toute sa vie sentimentale en homosexuel platonique. Le fantasme du vautour n'a-t-il pas trait à quelque lien causal entre les rapports de ce dernier avec sa mère? »¹¹⁵. Freud finira par faire de Léonard de Vinci plutôt un obsessionnel.

La mère phallique

Freud indique que dans ses investigations sexuelles, « la perception directe dit bien en effet qu'il y a quelque chose de différent, mais l'enfant n'est pas capable d'extraire le contenu de cette perception et d'accepter l'impossibilité de découvrir le membre viril chez les filles. Le membre manque, voilà une chose inquiétante et insupportable »¹¹⁶. Or, dans certains cas, « la fixation à l'objet auparavant ardemment convoité, le pénis de la femme, laisse d'ineffaçables traces dans la vie psychique de l'enfant chez qui ce stade de l'investigation sexuelle infantile présenta une intensité particulière. Le fétichisme du pied et de la chaussure féminine ne semble prendre le pied que comme un symbole, un *Ersatz* du membre adoré du temps de l'enfance, depuis regretté. Les coupeurs de nattes jouent sans le savoir le rôle de personnes qui accompliraient sur l'organe féminin l'acte de la castration »¹¹⁷.

Nous pouvons relever ici trois éléments nouveaux : — La perversion fétichiste est bien la manifestation consciente, analogue à celle d'un souvenir écran, d'une impression de l'enfance ayant été refoulée. Pour Freud, semble-t-il, il y a bien refoulement dans la perversion et non pas simplement fixation et expression directe d'une pulsion dominante. — Ce n'est plus l'organe pénien réel qui est en jeu dans ce cas, mais le phallus comme symbole de l'absence de pénis. — Enfin, si l'on saisit bien le processus ici décrit par Freud, il ne le désigne pas encore du terme de déni. Dans cette division du sujet à l'endroit de la réalité, l'enfant reconnaît

115. *Ibid.*, p. 77.

116. *Ibid.*, p. 72.

117. *Ibid.*, p. 74.

à la fois l'absence de pénis chez la mère, conformément à la réalité, et la nie en le remplaçant par un *Ersatz*, un symbole, conformément à son désir.

Les raisons du choix de l'objet dans la perversion

Freud noue ce rapport du sujet à la castration dans la détermination de sa position subjective dans le fantasme. Il en fait la raison principale du choix de tel ou tel objet sexuel : « L'amour pour la mère ne peut pas suivre le cours du développement conscient et tombe sous le coup du refoulement. Le petit garçon refoule son amour pour sa mère en se mettant à sa place, en s'identifiant à elle, et il prend alors sa propre personne comme l'idéal à la ressemblance duquel il choisit ses nouveaux objets d'amour. Il est ainsi devenu homosexuel, mieux, il est retourné à l'auto-érotisme, les garçons que le garçon grandissant aime désormais n'étant que des personnes substituées et des éditions nouvelles de sa propre personne enfantine. Et il les aime à la façon dont sa mère l'aima enfant¹¹⁸. »

Premières conclusions

Pour Freud, ce qui permet de caractériser la structure même de la perversion est donc bien la position du sujet dans le fantasme, et non pas simplement le type de l'objet choisi. On peut déjà repérer que le sujet se féminise dans son identification à la mère. Quant à l'objet, il est un double narcissique du sujet. Ne voit-on pas, dès cette époque, déjà posée en germe la division subjective caractéristique du sujet dans la perversion? Cette hypothèse donne un tout autre sens à l'auto-érotisme que Freud reconnaît dans les perversions, et nous permettra ultérieurement de mieux comprendre quel rôle est attribué à l'objet par le sujet pervers.

Enfin, dans cette étude, Freud introduit pour la première fois le terme de narcissisme en écrivant : « Nous disons qu'il choisit les objets de ses amours suivant le mode du narcissisme d'après la légende grecque du jeune Narcisse¹¹⁹. » On sait quelle mutation profonde va représenter dans son œuvre l'introduction de ce concept.

Par ailleurs, sans y renoncer définitivement — car il a toujours tenu aux racines biologiques de sa doctrine —, ce n'est plus vraiment à la théorie de la bisexualité ni au rôle déterminant des facteurs constitutionnels que Freud se réfère pour définir les perversions, comme les névroses

118. *Ibid.*, p. 80.

119. *Ibid.*, p. 80.

et les psychoses, mais à une théorie de la subjectivation problématique du sexe, où s'affirme toujours plus nettement l'importance accordée au primat du phallus. Le cas du petit Hans en est l'illustration même. De ce refus du sujet d'admettre, tout en la reconnaissant, l'absence de pénis chez la mère, Freud origine toute une série de perversions, qui vont du fétichisme à l'homosexualité, soit la plus simple à la plus complexe de leurs formes. Ces perversions ne se spécifient pas seulement par la qualité de l'objet, mais par les modalités du choix que détermine la position du sujet dans le fantasme.

En 1913, dans son article « De la fausse reconnaissance »¹²⁰, en partant de toute une série de phénomènes qu'il considère comme analogues — le déjà vu, le déjà raconté, le déjà entendu —, Freud tente de cerner à nouveau ce phénomène de la perception infantile erronée d'un pénis chez la mère, qu'il va rapporter au complexe de castration. C'est dire comme il pressent son importance. Il évoque l'hallucination « du doigt coupé » de l'homme aux loups et remarque : « En ce qui concerne la vision du patient, je ferai observer que dans le cas du complexe de castration en particulier, ces sortes d'erreurs hallucinatoires ne sont pas rares, et qu'elles peuvent également être utilisées pour modifier de déplaisantes perceptions¹²¹. » Ce fait lui est confirmé par ce que lui raconte un autre patient d'un souvenir, qui lui est revenu justement après sa lecture du texte de Freud sur Léonard de Vinci. Ce patient lui relate qu'à l'époque où il traversait la période d'investigation sexuelle, un heureux hasard lui « fournit l'occasion de contempler les organes génitaux d'une petite amie de [son] âge; ce faisant, [il vit] clairement un pénis de la même sorte que le [sien] »¹²².

Il faut signaler comme une pierre d'attente qui annonce une suite très féconde, l'article intitulé « La disposition à la névrose obsessionnelle »¹²³, qui pourrait compléter, en ce qui concerne la perversion, l'explication que donne Freud aux raisons du choix de la névrose : « La disposition névrotique, inhérente à l'histoire du développement, n'est complète que lorsqu'elle fait entrer en ligne de compte, au même titre que la phase de développement de la libido, celle du développement du moi dans laquelle a lieu la fixation¹²⁴. » Or, Freud y précise que « les

120. FREUD S., « De la fausse reconnaissance », *la Technique psychanalytique*, PUF, 1972, p. 72 à 79.

121. *Ibid.*, p. 77.

122. *Ibid.*, p. 78.

123. FREUD S., « La disposition à la névrose obsessionnelle », *Névrose, Psychose et Perversion*, PUF, 1974, p. 189 à 197.

124. *Ibid.*, p. 196.

stades de développement des pulsions du moi sont jusqu'à maintenant très peu connues »¹²⁵.

On sait qu'il va s'efforcer d'y apporter une solution, ce qui lui permettra en même temps de donner un éclairage nouveau aux problèmes posés par les perversions.

Une première indication est apportée par son texte « Pour introduire le narcissisme »¹²⁶ en 1914. Freud y rappelle que la libido d'objet a masqué à son observation la libido du moi, parce que « les premières satisfactions sexuelles auto-érotiques sont vécues en conjonction avec l'exercice de fonctions vitales qui servent à la conservation de l'individu. Les pulsions sexuelles s'étaient d'abord sur la satisfaction des pulsions du moi »¹²⁷. Elles ne se rendront indépendantes que plus tard, mais cet étayage se révèle dans le fait que les premiers choix d'objets sexuels, la mère ou son substitut, se portent sur les adultes qui ont nourri et protégé l'enfant. Or, à côté de ce type de choix par étayage, « la recherche psychanalytique nous en a fait connaître un second que nous ne nous attendions pas à rencontrer. Nous avons trouvé, avec une particulière évidence chez des personnes dont le développement libidinal est perturbé, comme les pervers et les homosexuels, qu'ils ne choisissent pas leur objet d'amour ultérieur sur le modèle de la mère, mais bien sur celui de leur propre personne. De toute évidence, ils se cherchent eux-mêmes comme objet d'amour en présentant le type de choix d'objet que l'on peut nommer narcissique »¹²⁸. Freud indique que c'est surtout à partir de ces observations qu'il a été contraint de poser l'hypothèse du narcissisme. Mais il ajoute aussi qu'il ne s'agit pas de conclure en disant que les êtres humains se diviseraient en deux groupes rigoureusement distincts selon leur type de choix d'objet : « Nous préférons faire l'hypothèse que les deux voies menant au choix sont ouvertes à chaque être humain, de sorte que l'une ou l'autre peut avoir la préférence¹²⁹. » Il en résulte que l'être humain a deux objets sexuels originaires, lui-même et la femme qui lui donne ses soins, et Freud suppose l'existence d'un « narcissisme primaire de tout être humain, narcissisme qui peut éventuellement venir s'exprimer de façon dominante dans son choix d'objet »¹³⁰, et il souligne qu'il « restera dans un autre contexte à apprécier l'importance du choix d'objet narcissique pour l'homosexualité masculine »¹³¹. Cela montre bien l'importance qu'il donne à toutes ces hypothèses sur les raisons du choix de l'objet, notamment pour la compréhension de la perversion.

125. *Ibid.*, p. 196.

126. FREUD S., « Pour introduire le narcissisme », *la Vie sexuelle*, PUF, 1969, p. 81 à 105.

127. *Ibid.*, p. 93.

128. *Ibid.*, p. 93.

129. *Ibid.*, p. 94.

130. *Ibid.*, p. 94.

131. *Ibid.*, p. 96.

1914: un cas clinique de perversion fétichiste

C'est un cas tiré de sa pratique que Freud expose dans une conférence au cours d'une soirée scientifique de la Société psychanalytique de Vienne, le 11 mars 1914, sous le titre : « Un cas de fétichisme du pied »¹³². Il est intéressant de suivre la conception qu'il en donne, car il y intègre pratiquement toutes les découvertes qu'il a faites jusqu'alors.

Il s'agit d'un cas de fétichisme chez un sujet de quarante-sept ans, qui a été traité brièvement et sans succès. Ce sujet souffrait d'une impuissance psychique. Les particularités du cas et la reconstruction du développement sexuel du malade ont permis de jeter une lumière nouvelle sur la genèse de cette perversion, dans laquelle entrent en jeu de façon combinée les prémisses constitutionnelles et accidentelles de cette attitude.

Les facteurs constitutionnels en sont — « la disposition bisexuelle primaire dont dépendra l'activité ou la passivité, [qui] est déterminante pour l'aboutissement à la névrose ou à la perversion »¹³³; et — « une accentuation excessive de l'érogénéité du pied »¹³⁴; et les facteurs accidentels — « une stimulation sexuelle précoce et anormale, qui semble avoir pris le pied comme objet; la stimulation est sans doute venue de la mère qui était elle-même sexuellement anormale »¹³⁵; et — un trouble du développement engendré par la menace de castration venue du père, se combinant à la vue des organes génitaux de la sœur vers la sixième année.

La perversion fétichiste de l'adulte va se constituer en deux temps. Au cours de la première enfance, a lieu la première scène traumatique et la perturbation qu'elle engendre produit une régression et une fixation à un stade particulier de l'investigation sexuelle infantile, plus précisément à ce moment où le sujet, qui cherchait à voir les parties génitales, croit apercevoir le pénis de la femme; Dans ce cas, c'est sur la sœur, et non sur la mère, que s'est déplacé son intérêt. L'objet choisi devient « l'idéal du pied mince et droit qui l'excite »¹³⁶. Le pied est choisi parce qu'il prend la signification symbolique d'être le pénis manquant à la femme, en raison de la castration. Témoigne de son refus de l'admettre ceci que « le patient rêve que sa femme possède un pénis »¹³⁷.

La perversion est déjà fixée dans la prime enfance, comme le montre l'intérêt de cet enfant de six ans pour le pied de sa gouvernante anglaise. Elle va cependant rester latente jusqu'à la puberté. Freud s'élève donc

132. FREUD S., « Un cas de fétichisme du pied », *Les premiers psychanalystes* (Minutes de la Société psychanalytique de Vienne), tome IV, Gallimard, 1983, p. 278 à 282.

133. *Ibid.*, p. 280.

134. *Ibid.*, p. 279.

135. *Ibid.*, p. 279.

136. *Ibid.*, p. 279.

137. *Ibid.*, p. 279.

contre la théorie de Binet, il estime en effet que la perversion se constitue pendant cette préhistoire de la sexualité infantile, et il doute que de nouvelles fixations pathogènes puissent se produire après la sixième année.

Le deuxième temps est celui de la constitution définitive de la perversion. Le premier trauma, « oublié », se répète à l'adolescence en un second, lié aux façons d'un éducateur qui rappelle au sujet les menaces de castration du père. Cette peur de la castration est avivée par la frayeur engendrée à la vue des organes génitaux féminins, et le risque que le sujet suppose aux rapports sexuels. Dès lors, l'impuissance sexuelle apparaît, et la perversion fétichiste définitive se cristallise. Du point de vue comportemental, elle apparaît bien comme une régression temporelle au stade infantile où elle s'était fixée.

Cette observation accentue bien ce caractère fondamental toujours affirmé par Freud, à savoir que derrière le premier souvenir se rapportant à la formation d'un fétiche, se trouve une phase dépassée et oubliée du développement sexuel, représentée par le fétiche comme souvenir-écran, mais qui n'en est qu'un résidu et, pour ainsi dire, le précipité.

Le cas de Freud présente une particularité : l'attitude fétichiste du sujet s'accompagne d'une tendance masochiste trop marquée pour être considérée comme accessoire. Son fétichisme et son attitude masochiste résulteraient du comportement de l'enfant à l'égard de l'intimidation sexuelle : « D'un côté il se débattrait et défendra son pénis (fétichisme), d'un autre côté il acceptera la castration et se résignera au rôle féminin (masochisme)¹³⁸. »

Nous retrouvons une nouvelle fois formulé par Freud le mécanisme du déni de la castration qui divise le sujet, mais aussi la remarque de ce que dans la perversion, le sujet adopterait une position féminine. C'est un point capital.

Freud va conclure sa conférence de façon saisissante en ces termes : « La formule la plus brève pour le fétichiste du pied serait : un voyeur secret masochiste¹³⁹. »

Freud met donc en série fétichisme, voyeurisme et masochisme. Une structure commune à toute ces perversions doit pouvoir être élaborée.

(A suivre.)

138. *Ibid.*, p. 280.

139. *Ibid.*, p. 280.

PATRICK VALAS

Freud et la perversion II

GENESE DES PERVERSIONS SEXUELLES
1915-1920

La métapsychologie

n quelques années, une véritable mutation a pénétré l'ensemble des aspects de la clinique et de la théorie freudienne. La métapsychologie¹ représente un effort de synthèse qui manifeste l'importance de l'enjeu : produire un modèle psychologique cohérent avec les connaissances psychanalytiques. Nous centrerons ici notre étude sur le premier chapitre de la *Métapsychologie* : « Pulsions et destins de la pulsion ».

Dans son introduction, Freud annonce ce qu'est le projet de sa métapsychologie pour la psychanalyse : « Une science doit être construite sur des concepts fondamentaux clairs et nettement définis. » C'est ce qu'il va s'efforcer de faire avec la pulsion. Alors que comme phénomène elle n'est pas observable, elle va être peu à peu désubstantivée pour devenir un concept fondamental de la psychanalyse. Comme représentant psychique de la sexualité, elle est prise dans l'articulation de ses représentations langagières dont se détermine son destin et ses avatars. Cela va nous ouvrir à une approche plus rigoureuse de la perversion ; notamment sur le point, sur lequel nous avons déjà insisté, de la distinction entre la pulsion et la perversion — cette dernière ne pouvant se définir qu'à partir d'une position subjective.

j Les destins de la pulsion auxquels Freud s'attache dans ce chapitre pour faire son élaboration sont le renversement dans le contraire, et le

I I. S. FREUD, 1915, *Métapsychologie*, « Idées », Gallimard, 1969.

Ornicar?, revue du Champ freudien, n° 41, avril-juin 1987, p. 53-66.

retournement sur la personne. Il va en illustrer les processus à partir des couples d'opposés, sadisme/masochisme, voyeurisme/exhibitionnisme.

Quant au renversement du contenu, il ne se retrouve que dans un cas : « La transformation de l'amour en haine ». Il sera donc repris à l'intérieur même de ce texte lorsque Freud s'efforcera de donner un développement génétique du moi, ce qui est dans le prolongement de son effort de réflexion sur le statut du narcissisme. En effet, il ne fera que constater que des cycles psychologiques aussi complexes que l'amour et la haine ne peuvent pas être intégrés à la théorie des pulsions.

Dans le sadisme se combinent les deux processus de la pulsion précédemment cités : activité de tourmenter dirigée sur la personne étrangère prise comme objet; retournement sur la personne propre, qui se substitue à la personne étrangère, avec renversement du but actif de tourmenter dans le but passif masochiste d'être tourmenté.

On peut repérer ici l'indication de ce mouvement de réversion intrinsèque de la pulsion, car pour Freud, par définition, la pulsion sado-masochiste est auto-érotique, comme toute pulsion partielle. L'intéressant est qu'il distingue ce mouvement de la pulsion de la perversion proprement dite, en se rapportant au comportement de la pulsion sadique dans la névrose obsessionnelle : « On y trouve le retournement sur la personne propre sans qu'il y ait passivité vis-à-vis d'une autre personne [...] Le besoin de tourmenter devient tourment infligé à soi-même, autopunition et non masochisme. De la voie active, le verbe passe non pas à la voie passive, mais à la voie moyenne réfléchie. » Il y a un léger flottement chez Freud, car dans le cas de la névrose obsessionnelle, il parle de pulsions sadiques et non pas de pulsions sado-masochistes. De même, s'il souligne bien la voie moyenne réfléchie et non le retournement sur la personne propre, il maintient la même hypothèse que dans le cas de la pulsion sado-masochiste.

Quant à l'objet de la pulsion sado-masochiste, s'il semble d'abord être la personne étrangère, en fait, dit-il, « il ne serait pas à proprement parler absurde de le construire à partir des efforts de l'enfant voulant se rendre maître de ses propres membres ». « Cette pulsion trouve sa source organique dans la musculature en tant qu'elle est capable d'action, mais son objet se réfère directement à un autre objet, même si cet objet appartient au corps propre. »

Le but de la pulsion sadique n'est pas d'infliger la douleur, ce n'est qu'une fois le but passif d'être tourmenté accompli par le bouclage du circuit pulsionnel, que le sadisme proprement dit comme perversion se constitue : « Le but sadique consistant à infliger des douleurs apparaît

rétroactivement. Alors, provoquant ces douleurs pour d'autres, on jouit soi-même de façon masochiste dans l'identification avec l'objet souffrant. Naturellement, on jouit dans les deux cas, non de la douleur elle-même, mais de l'excitation sexuelle qui l'accompagne, ce qui est particulièrement commode dans la position de sadique. Jouir de la douleur serait donc un but originellement masochiste, mais qui ne peut devenir un but pulsionnel que sur un fond sadique originaire. »

Le masochisme en effet, consiste « en un sadisme retourné sur le moi propre ». Un changement s'ajoute à ce mouvement de réversion : le sujet va se faire objet, « moi passif », pour la personne étrangère, qui devient ainsi sujet tourmenteur dans son fantasme. Le sujet masochiste ne jouit pas de la douleur mais des tourments infligés par la personne aimée.

Freud, qui reviendra sur cette question en 1924 dans son texte intitulé « Le problème économique du masochisme », met ici en doute qu'il puisse y avoir une satisfaction masochiste directe qui n'en passerait pas par la voie du sadisme originaire. « Un masochisme originaire qui ne serait pas issu du sadisme de la façon que j'ai décrite semble ne pas se rencontrer. »

Ainsi, dans le sadisme comme dans le masochisme, la pulsion sado-masochiste est mise en jeu, et ce n'est que lorsque son mouvement de réversion est bouclé que la perversion se constitue en fonction de la position du sujet dans sa relation au partenaire et du rôle de celui-ci : Dans le sadisme, le sujet tourmente le partenaire pris comme objet et jouit de façon masochiste de l'érotisation des tourments qu'il lui inflige; dans le masochisme, le sujet se fait objet vis-à-vis du partenaire devenu tourmenteur dans son fantasme, et il jouit par érotisation de la douleur infligée par le partenaire.

Freud en fait donc un couple de positions subjectives inversées, à ceci près qu'il fait du sadique un masochiste par procuration. f. Pour le voyeurisme et l'exhibitionnisme, la démonstration est la même que la précédente. La joie de regarder (*Shaulust*), comme satisfaction éprouvée par le sujet de la mise en jeu de la pulsion voyeuriste-exhibitionniste, la joie de regarder (activement) un membre (sexuel), c'est aussi la joie d'être pris sous le regard (être regardé passivement dans son membre sexuel par soi-même). Telle est la traduction du mouvement de réversion de la pulsion voyeuriste-exhibitionniste. La trajectoire de la pulsion accomplie, les perversions voyeuristes et exhibitionnistes se constituent par l'introduction du partenaire : dans le voyeurisme, le sujet se satisfait de regarder un partenaire pris comme nouvel objet dans

son identification à lui; et l'exhibitionnisme « inclut le fait de regarder son propre corps ». Le sujet se fait objet pour « un nouveau sujet auquel on se montre pour être regardé par lui ». Tel est le principe de sa satisfaction.

En ce qui concerne l'amour et la haine, nous avons vu que le renversement du contenu de la pulsion « ne s'observe que dans un cas, celui de la transposition de l'amour en haine. Amour et haine se dirigent très souvent simultanément sur le même objet, cette coexistence nous fournit aussi l'exemple le plus important d'une ambivalence de sentiments ».

Freud préfère « voir dans l'amour l'expression de la tendance sexuelle totale » plutôt que de concevoir l'amour comme une simple pulsion partielle de la sexualité, au même titre que les autres. C'est à travers l'examen de différentes oppositions qui dominent la vie psychique : sujet (moi) /objet (monde extérieur), plaisir/déplaisir, actif/passif, qu'il va tenter d'en situer le concept dans la paire opposée qu'il constitue avec la haine. Le problème du narcissisme introduit donc à l'examen d'un phénomène lié à la sexualité, mais difficile à réduire au concept de pulsion, et Freud va s'attacher à donner un développement génétique du moi. Il ne fera que constater que des cycles psychologiques aussi complexes que l'amour et la haine ne peuvent décidément pas être intégrés à la théorie des pulsions : « Les termes d'amour et de haine ne doivent pas être utilisés pour les relations des pulsions à leurs objets, mais réservés pour les relations du moi total aux objets. »

L'amour et la haine apparaissent donc comme des réactions globales de la subjectivité liées à la structuration de ses rapports au monde extérieur et objectai, et interviennent dans le choix de l'objet.

A la fin de son livre, Freud en arrive à des conclusions concernant les trois grandes polarités de la vie psychique² : — ambivalence et narcissisme sont corrélatifs et s'intègrent dans le développement du moi, comme de la relation objectale; — le moi-plaisir est à la fois une phase narcissique et une modalité particulière de la relation au monde des objets; — la troisième polarité (la bisexualité) avec le problème du complexe de castration va passer au premier plan des préoccupations théoriques de Freud — ce qui est un problème crucial pour définir les perversions.

2. P. BBRCHERIE, *Genèse des concepts freudiens*, Navarin éditeur, 1983, p. 340.

Généralités sur les différents types de perversion

ij Dans toute une série d'articles groupés dans son *Introduction à la psychanalyse*³, publié en 1916, Freud va donner quelques définitions en s'efforçant de distinguer les différentes perversions.

Dans « Traits archaïques et infantilisme du rêve »⁴, il présente ce qu'il désigne du terme de traits pervers, plutôt que de définir la perversion. L'enfant a dès le début une vie sexuelle très riche, qui diffère sous plusieurs rapports de la vie sexuelle ultérieure considérée comme normale : « Ce que nous qualifions de pervers dans la vie de l'adulte s'écarte de l'état normal par les particularités suivantes : méconnaissance de barrières spécifiques (de l'abîme qui sépare l'homme de la bête), de la barrière opposée par le sentiment de dégoût, de la barrière formée par l'inceste (c'est-à-dire par la défense de chercher à satisfaire les besoins sexuels sur des personnes auxquelles on est lié par des liens consanguins), homosexualité et enfin transfert du rôle génital à d'autres parties et organes du corps. »

« La vie sexuelle de l'homme »⁵ est une description à visée classificatoire des variations de la vie sexuelle dans son aspect comportemental. Freud distingue deux grands groupes de perversion.

i. — Les perversions centrées sur l'accomplissement normal ou détourné de l'acte sexuel total. Ce sont celles dont les sujets « ont pour ainsi dire rayé de leur programme la différence sexuelle ». Il s'agit des homosexuels, qui se comportent avec leurs objets sexuels à peu près de la même manière que les normaux envers les leurs; — et celles dont les sujets n'ont pas rayé de leur programme la différence sexuelle. « Par leurs variétés et leurs singularités, on ne pourrait les comparer qu'aux monstres, difformes et grotesques, qui dans les tableaux de P. Breughel viennent tenter saint Antoine. » Freud considère ces sujets comme une « série d'anormaux », ce sont ceux qui détournent les organes sexuels de leurs fonctions naturelles : coprophiles, etc. — ceux qui ont renoncé aux organes génitaux comme objet de satisfaction sexuelle chez leur partenaire et ont élevé à cette dignité des parties différentes de son corps : sein, pied de la femme, natte; ceux qui ne recherchent pas à satisfaire leurs désirs sexuels à l'aide d'une partie du corps, mais prennent un objet

3. S. FREUD, 1914. *Introduction à la psychanalyse*, Petite Bibliothèque Payot, 1968.

4. S. FREUD, « Traits archaïques et infantiles du rêve », *Introduction à la psychanalyse, op. cit.*, p. 184-197.

5. S. FREUD, « La vie sexuelle de l'homme », *Introduction à la psychanalyse, op. cit.*, p. 283-299.

détaché du corps: soulier, lingerie; ce sont les fétichistes; ceux qui veulent l'objet sexuel total, mais le désirent marqué d'un trait singulier ou horrible, voire ne désirent que son cadavre : criminels nécrophiles ou nécrophiles simples.

2. — Les perversions dont le but se limite aux actes préliminaires ou préparatoires à l'acte d'amour. Ce sont : les sujets qui inspectent, palpent, cherchent à entrevoir ou s'exhiber : voyeuristes, exhibitionnistes; les « énigmatiques sadiques », qui cherchent à faire souffrir; « les masochistes », qui par l'objet aimé veulent être tourmentés.

Freud propose aussi de distinguer tous ces types de pervers en fonction de l'acte, soit : — « ceux qui cherchent leur satisfaction dans la réalité —, ceux qui au lieu de rechercher un objet réel concentrent tout leur intérêt sur un produit de leur imagination ».

Ce n'est donc pas dans la réalisation de l'acte que l'on peut distinguer de la névrose la perversion. Il y a pour Freud « une tâche théorique urgente consistant à rendre compte des perversions dans ses rapports avec la sexualité dite normale ».

Un enfant est battu⁶

Ce texte de 1919 est une « contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles ». Il s'agit de l'étude d'un fantasme pervers que l'on retrouve chez de nombreux névrosés. Indication nous est donc donnée que le fantasme pervers n'est pas la perversion, mais que la compréhension de sa genèse permettrait peut-être de reconstruire ce qu'est la structure de la perversion. C'est le projet de Freud dans la deuxième partie de son texte.

Il centre d'abord son étude sur six cas, quatre femmes et deux hommes, névrosés, derrière lesquels se profile une grande expérience.

Bien qu'il soit formulé sous cette forme imprécise : « Un enfant est battu », ce fantasme se caractérise de ne pouvoir être articulé par le sujet en cours d'analyse qu'avec les plus grandes difficultés, et cela dans la plus grande culpabilité. C'est cette charge de culpabilité qui permet à Freud de le mettre en rapport avec ce qu'il appelle une cicatrice de l'Œdipe. En même temps, le sujet y fait l'aveu, dans la honte et la répugnance, que l'évocation de ce fantasme (en dehors de toute scène réelle dont il se détourne avec dégoût s'il en est le témoin), « est régulièrement investi

6. S. FREUD, 1919, « Un enfant est battu. Contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles », *Névrose, Psychose, Perversion*, PUF, 1974, p. 218-243.

avec un intense plaisir et aboutit à un acte procurant une satisfaction auto-érotique voluptueuse ».

Il n'y a aucune relation constante entre le sexe du sujet auteur du fantasme et celui de l'enfant battu. Et ce fantasme de fustigation peut remonter à un âge antérieur à celui de l'âge scolaire.

Un tel fantasme « surgi dans la prime enfance, peut-être dans des occasions fortuites, et maintenu en vue de la satisfaction auto-érotique, ne peut être conçu que comme un trait primaire de perversion ». Mais, une difficulté supplémentaire vient de ce que « ces fantasmes demeurent la plupart du temps à l'écart du reste du contenu de la névrose, et ne trouvent pas leur propre place dans la trame de celle-ci ». Il faudrait donc s'efforcer d'en comprendre la genèse. On apprendra que ces fantasmes de fustigation ont un développement historique fort complexe, au cours duquel la plupart de leurs aspects, « leur relation à l'auteur du fantasme, leur objet, leur contenu et leur signification », sont plus d'une fois changés. Pour des raisons de commodité, Freud se limitera à son étude chez les filles. ; Le progrès de l'analyse montre qu'il s'agit dans ce fantasme d'une forme d'aboutissement de toute une série de transformations d'autres énoncés qui ont eu un rôle tout à fait compréhensible dans des moments particuliers de l'histoire du sujet. S'il subit des changements, il comporte aussi des constantes dont Freud va dégager des articulations irréductibles permettant de repérer ce qu'il en est d'une structure. En effet, le fantasme est déjà pour lui une phrase dotée d'une structure grammaticale. Ces différentes transformations vont s'effectuer en trois phases, qui peuvent s'énoncer sous les formes suivantes : « le père bat un enfant que je hais »; « moi, je suis battue par le père; » « un enfant est abattu ».

La phase « Le père bat un enfant que je hais » doit appartenir au tout début de l'enfance. Elle est rapportée par le sujet comme un souvenir de son histoire. Ce fantasme est apparu à l'introduction d'un puîné dans la famille. Peu importe que la scène ait été réelle ou seulement désirée, mais ce n'est pas un fantasme masochiste, puisque l'enfant battu n'est pas le sujet, ni sadique, puisqu'il n'est pas l'agent batteur. Le sujet va connaître un triomphe passager dans un plaisir dont Freud nous dit qu'il n'est ni d'ordre sexuel ni d'ordre sadique. La satisfaction est liée à la réalisation de son vœu incestueux d'être aimé par le père, que l'autre enfant soit battu n'en est que la preuve. La référence au père indique qu'il s'agit là déjà d'une situation d'engagement dans l'Œdipe.

: Entre la deuxième phase, « Moi, je suis battue par le père », et la précédente, se sont accomplies toute une série de transformations. Si l'agent batteur reste le père, l'enfant battu est l'auteur du fantasme.

« Le fantasme est à un haut degré teinté de plaisir [...] Il a indubitablement un caractère masochiste. » Il met en scène la relation privilégiée de l'enfant avec son père, avec toute sa charge d'ambiguïté, dans sa signification d'être celui d'un désir incestueux de la fille pour son père en ce moment privilégié de la dialectique œdipienne.

En effet, avec des éléments empruntés à la phase précédente, l'enfant va fomentier son fantasme de fustigation et s'en servir pour aboutir, sur un mode masturbatoire, à une jouissance sexuelle, qui est ce grâce à quoi il glisse d'un accident de son histoire à sa fixation dans la structure. Mais pourquoi ce fantasme de fustigation ? — écrit Freud. Parce que « Moi, je suis battue par le père » est pour le sujet un mode de représentation satisfaisant d'un désir coupable : « Il n'est plus seulement la punition pour la relation génitale prohibée, mais aussi le substitut régressif de celle-ci, et à cette dernière source il puise les excitations libidinales qui lui seront inhérentes et trouveront la décharge dans les actes onanistiques. Mais cela est précisément l'essence du masochisme. »

C'est bien ce lien au désir qui fait que ce fantasme reste inconscient; probablement, souligne encore Freud, à cause de l'intensité du refoulement qui porte sur ce désir même, ce fantasme en effet n'est jamais remémoré; peut-être même n'a-t-il jamais existé. Il est une construction dans l'analyse, nécessaire à comprendre le passage de la première phase à la troisième, avec leurs significations profondes.

La troisième phase, « Un enfant est battu », est le fantasme évoqué dans l'analyse par le patient, dans une formulation impersonnelle désubjectivée. Mais son caractère essentiel, qui le différencie de celui de la première phase et établit sa relation au fantasme intermédiaire, est qu'il « est maintenant porteur d'une forte excitation, qui, sans équivoque possible, est sexuelle; en tant que tel, il conduit à la satisfaction onanistique ». Le fantasme semble s'être de nouveau retourné en fantasme sadique, « mais il n'y a que la forme de ce fantasme qui soit sadique, la satisfaction obtenue à partir de lui est une satisfaction masochiste, sa signification réside en ce qu'il a pris en charge l'investissement libidinal de l'élément refoulé, et avec lui, la conscience de culpabilité qui y est attachée ».

En définitive, dans toute cette étude, ce fantasme comme support même de ce dont il s'agit dans la pulsion qui est à l'œuvre dans son sein, se montre bien comme le montage grammatical où s'ordonne suivant divers renversements le destin de la pulsion. Freud le réfère maintenant directement à la structuration de la position du sujet à travers les accidents de son histoire. .

Genèse de la perversion

•> Dans la partie V de son étude, Freud va s'efforcer de mettre en lumière la genèse des perversions en général, et du masochisme en particulier. Concernant la genèse des perversions, « la conception qui met en avant dans celles-ci, le renforcement constitutionnel ou l'avance prématurée d'une composante sexuelle n'est certes pas ébranlée, mais reste insuffisante à les expliquer ».

La perversion ne reste pas isolée dans la vie sexuelle de l'enfant, et fait partie du contexte de ses développements types. Elle est mise en relation avec les objets d'amour incestueux de l'enfant, avec son complexe d'Œdipe. « Elle se montre à nous pour la première fois sur le terrain de ce complexe » et, même si la constitution innée lui a donné une direction particulière, elle en reste le témoin, « héritière de sa charge libidinale ».

Ainsi, la perversion trouve ici de façon définitive son statut d'être une position subjective spécifique, et Freud considère que toutes les perversions se constituent dans la dialectique œdipienne. Même dans le fétichisme et autres perversions, où l'impulsion décisive, la première expérience vécue, se produit après six ans, soit à un moment où l'Œdipe est résolu. « L'expérience vécue, remémorée et qui agit d'une manière si énigmatique, pourrait très bien avoir représenté l'héritage de ce complexe », maintenant refoulé. Même si ce lien est difficile à faire, il devient aventureux, précise Freud, d'affirmer qu'une homosexualité puisse être innée, même si le sujet a pu déjà ressentir à l'âge de six ans un penchant pour le même sexe. « Mais si la dérivation des perversions à partir du complexe d'Œdipe peut être faite universellement, alors notre appréciation de ce complexe connaît une nouvelle confirmation. »

C'est dire l'importance de l'enjeu pour Freud. A cet égard, il considère « que tous les fantasmes de fustigation et autres fixations perverses analogues ne seraient alors aussi que les sédiments laissés par le complexe d'Œdipe, pour ainsi dire des cicatrices, séquelles d'un processus révolu ».

Concernant le masochisme, il semble à Freud que l'étude des fantasmes de fustigation ne fournit que des indications parcimonieuses : — « Tout d'abord, le masochisme n'est pas une manifestation pulsionnelle primaire. » — Il provient d'un retournement du sadisme sur la personne propre, donc il correspond à une régression de l'objet vers le moi. C'est la thèse développée dans la métapsychologie. — Certes il existe des pulsions à but passif, mais la passivité n'est pas le tout du masochisme, « celui-ci comprend encore le caractère de déplaisir qui est

si étrange dans un accomplissement de pulsion ». (On verra Freud s'efforcer de résoudre cette énigme dans son texte sur le problème économique du masochisme en 1924. Il y changera de position en affirmant l'existence d'un masochisme primaire.) — « La transformation du sadisme en masochisme paraît avoir lieu sous l'influence de la conscience de culpabilité qui prend part à l'acte de refoulement. » Alors que précédemment Freud décrivait comme mécanisme dans la constitution d'une perversion, la *fixation* suivie de *régression*, il introduit ici le rôle du *refoulement*. La perversion se confirme bien comme constituée secondairement à partir d'un noyau refoulé. Ce refoulement se manifeste par trois sortes d'effets : — il rend inconscient la résultante de l'organisation génitale; — il produit une *régression* dans cette organisation et ainsi ramène au stade antérieur sadique-anal (ce processus est favorisé par la faiblesse de l'organisation génitale) ; — il transforme enfin le sadisme de ce stade en masochisme. Ceci est rendu nécessaire par la conscience de culpabilité qui est « autant choquée par le sadisme que par le choix d'objet incestueux pris au sens génital ». La conscience de culpabilité évoquée ici par Freud sera reprise un peu plus tard lorsqu'il fera son élaboration du surmoi.

Freud avait centré son étude sur les fantasmes de fustigation chez les filles; or, en s'intéressant à ce qui se passe chez les garçons, croyant y trouver un parallélisme étroit avec ce qui se passe chez les femmes, il y trouve des différences notables.

Chez le garçon en effet, la seconde phase, «Je suis battu par la mère », est consciente, et non pas inconsciente. En fait, elle n'est pas primaire, finit par découvrir Freud, il y aurait un stade préliminaire inconscient « Je suis battu par le père ». Ce fantasme de fustigation, il l'a trouvé essentiellement chez « de véritables masochistes au sens de perversion sexuelle ». Cette formulation indique bien qu'il entend distinguer la perversion vraie de toutes les autres formes de manifestations perverses que l'on peut trouver chez d'autres sujets.

Le masochisme peut s'exprimer : — soit dans des séances masochistes où le coït normal est accompli; — soit dans des pratiques onanistes soutenues par des fantasmes.

Or, à l'occasion d'une tentative de coït, ou si le coït est habituellement soutenu par un fantasme masochiste à l'occasion de séances masochistes, une impuissance sexuelle peut survenir. « Les pervers satisfaits ont rarement une raison de demander une analyse. » Aussi, ajoute Freud pessimiste, alors qu'on a l'habitude de promettre la guérison aux impuissants psychiques, on risque d'avoir « une mauvaise surprise lorsque l'analyse

dévoile que la cause d'une impuissance simplement psychique est une belle position masochiste, peut-être enracinée depuis longtemps ».

Freud relève encore une autre caractéristique du masochisme chez l'homme : « l'adoption dans son exercice comme dans ses fantasmes d'une position féminine ». Cette féminisation du sujet dans le masochisme que l'on retrouve dans l'homosexualité apparaît bien à Freud être un dénominateur commun à toutes les perversions, comme conséquence du refus de la castration qui les caractérise.

Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine

Venant prolonger ce qu'il a établi de nouveau sur la perversion notamment dans sa référence à l'Œdipe, Freud, en 1920, va publier un cas clinique extrait de sa pratique sous le titre : « Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine »⁷. Freud considère qu'elle n'est pas moins fréquente que celle de l'homme, mais elle n'a pas seulement échappé à la loi pénale, elle a aussi été négligée par la recherche psychanalytique.

La patiente de Freud est une jeune fille de dix-huit ans. Belle et intelligente, elle fréquente une « demi-mondaine », lui manifestant sans équivoque un amour sous une forme hautement idéalisée, où Freud y reconnaît l'équivalent d'un véritable amour courtois. Mais surtout, elle a l'habitude de venir se promener sous les fenêtres de son père dans une attitude de défi, ce qui le met en fureur, jusqu'au jour où, croisant le regard de son père et y lisant l'opprobe, elle fait une tentative de suicide. Après cette tentative manquée, le père la conduit chez Freud pour qu'il la débarrasse de son homosexualité, comme il s'y était lui-même efforcé en vain. Outre les conditions de la demande, qui émane du père, car la jeune fille ne se plaint pas, Freud souligne d'emblée une difficulté, car il ne s'agit pas de résoudre un conflit névrotique, mais de transformer une variante de l'organisation génitale en une autre. « Cette opération, la suppression de l'inversion génitale ou homosexualité, ne s'est jamais présentée comme quelque chose de facile », et Freud de remarquer que les succès sont rares en cas d'inversion, car « en général l'homosexuel se montre incapable d'abandonner son objet de plaisir ». Le pronostic thérapeutique dépend du degré d'affirmation de l'homosexualité et de l'intensité de sa fixation exclusive. Freud se demande donc

7. S. FREUD, 1920, « Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », *Névrose, Psychose, Perversion*, op. cit., p. 245-270.

« jusqu'où la jeune fille est allée dans la satisfaction de sa passion ». Il constate qu'elle est demeurée fort chaste, mais la nature de sa passion ne lui a pas échappé — ce n'est pas une relation homosexuelle comme les autres. Le propre des relations homosexuelles étant de présenter toutes les variations de l'hétérosexualité, il s'agit ici d'autre chose, d'un amour hautement idéalisé, type amour courtois, mais auquel la jeune fille n'a pas l'intention de renoncer. Ce sera d'ailleurs la cause de l'échec de cette analyse — Freud, convaincu du choix homosexuel apparemment définitif de sa patiente, la laissera tomber.

Freud se pose à son sujet la question suivante : « Fallait-il voir en elle un cas d'homosexualité congénitale ou d'homosexualité acquise? » Seule l'histoire de sa genèse permettra de trancher, mais en tout cas, pour les deux sexes, « le degré d'hermaphrodisme psychique est dans une large mesure indépendant du degré d'hermaphrodisme physique ».

Plus significatif est le comportement de la jeune fille vis-à-vis de l'objet d'amour. En effet, elle adopte une position masculine face à l'objet féminin d'amour idéalisé par surestimation sexuelle, caractérisée par « son renoncement à toute satisfaction narcissique » et la préférence accordée à la position d'amante plutôt qu'à celle d'aimée. C'est toute l'histoire de cette patiente qui va donner la raison de son homosexualité.

Enfant, la jeune fille était apparemment engagée dans la position normale du complexe d'Édipe féminin, que Freud conçoit comme le franchissement accompli de sa troisième phase, soit le renoncement au désir incestueux pour le père et l'adoption de la féminité, dans l'attente de devenir mère. Cependant, elle a une tendance exagérée à s'identifier à des femmes enceintes, et ce penchant va prendre une coloration homosexuelle jusqu'à éclore comme homosexualité affichée à la naissance d'un petit frère, alors qu'elle a environ seize ans. Pendant la phase de régénération pubertaire du complexe d'Édipe, son désir conscient d'avoir un enfant n'est que le retour masqué du désir refoulé d'avoir un enfant du père. Mais, déçue par son père, car ce n'est pas elle qui eut l'enfant désiré, mais sa rivale œdipienne, c'est-à-dire sa mère, elle se détourne de ce père, renonce à sa féminité, et cherche un autre placement pour sa libido. « Elle se changea en homme et prit la mère à la place du père comme objet d'amour. » Devenue homosexuelle, elle adopta vis-à-vis du père une attitude de défi, réaction qui pouvait traduire un amour renforcé pour celui qui l'avait déçue. L'objet choisi par déplacement, la Dame aimée, est un substitut de la mère. Freud rappelle que cet objet est marqué des traits de son idéal, non seulement féminin, mais aussi masculin. « Il unifiait la satisfaction de la direction homosexuelle de ses

désirs avec celle de leur direction hétérosexuelle », cela en rapport avec la bisexualité.

Enfin, si le choix de la jeune fille s'est porté sur cette femme réputée « sexuellement dépravée », c'est pour cette qualité même : « La concordance avec ce que j'ai décrit comme type de choix d'objet et dont j'ai rapporté les particularités à la liaison à la mère, allait jusque dans les détails⁸. »

La jeune fille allait donc pouvoir trouver une satisfaction dans le fantasme de sauver la Dame bien-aimée de sa condition indigne.

Nous n'entrerons pas ici dans les détails de la cure, ni dans les raisons de son échec, notre intérêt devant se limiter au problème de la psychogenèse d'une perversion homosexuelle féminine. Pour sa compréhension, résumons les processus « qui ont fait passer la libido de la jeune fille de la position œdipienne normale à l'homosexualité ».

Freud considère que si la nature congénitale de l'homosexualité n'est pas exclue, il s'agit là d'une homosexualité tardivement acquise. Il reste fidèle à sa pensée, et dans l'étiologie de ce cas, il associe les facteurs innés et les facteurs accidentels.

Les facteurs innés sont difficiles à évaluer. Ce sont la bisexualité organique et la faiblesse constitutionnelle (précocité sexuelle spontanée, fixation, persévération).

Les facteurs accidentels appartiennent à l'histoire du développement de la subjectivité dans la dialectique œdipienne — c'est l'apport nouveau de Freud dans la genèse des perversions sexuelles à cette période —, et ce développement suit l'ordre de maturation biologique du corps.

La psychogenèse de l'homosexualité féminine passe par les étapes suivantes : 1 — La sexualité infantile a trouvé une solution œdipienne normale qui détermine sa position féminine, avec cependant un trait particulier : *une fixation* infantile à la mère. Bien qu'elle soit refoulée, cela n'empêche pas la tendance homosexuelle originaire de s'exprimer de façon anormalement prolongée pendant l'adolescence, alors que la décision portant sur le sexe de l'objet d'amour est encore imprécise à cet âge. 2 — Le traumatisme est lié à sa déception par le père à l'âge de seize ans, produisant la *régression* à une attitude infantile antérieure (sans doute cette voie est-elle empruntée de façon préférentielle à cause de facteurs innés). 3 — La patiente opère un retour à l'attitude infantile, qui avait consisté essentiellement en un « complexe de virilité... une

8. *Ibid.*, p. 259 : dans une note en bas de page, Freud renvoie à sa « Contribution à la psychologie de la vie amoureuse. I — Sur un type particulier de choix d'objet chez l'homme », *la Vie sexuelle*, PUP, 1970.

puissante envie de pénis ». Freud ajoute : « Différents indices donnaient à penser qu'elle avait eu autrefois un goût très vif pour le voyeurisme et l'exhibitionnisme. » 4 — Enfin, elle adopte une position masculine et fait choix de l'objet homosexuel, La Dame — retour de la fixation infantile à la mère.

Freud va insister sur un point très précis : « Il faut bien séparer les questions du choix d'objet d'une part, et du caractère sexuel ainsi que de la position sexuelle d'autre part. » Seuls leurs modes de combinaison permettent de définir la perversion homosexuelle, dans les différentes variations de ses manifestations chez l'homme comme chez la femme, pour ne pas la confondre avec l'homosexualité latente refoulée du névrosé.

Pour conclure, Freud écrit : « La psychanalyse n'est pas appelée à résoudre le problème de l'homosexualité. Elle doit se contenter de dévoiler les mécanismes psychiques qui ont conduit à la décision dans le choix d'objet et de suivre les voies qui conduisent aux montages pulsionnels. »

Désormais, pour Freud, la perversion, comme les psychonévroses d'ailleurs, est une position subjective spécifique liée aux avatars de sa structuration dans le cadre œdipien. La grande mutation subjective de sa théorie est accomplie, la voie est ouverte pour une refonte de la métapsychologie avec la seconde topique.

PATRICK VALAS

Freud et la perversion (*fin*)

VI

LA DEUXIEME TOPIQUE

1920-1938

Le cadre de cette étude* ne nous permet pas d'entrer dans le détail des textes groupés dans les *Essais de psychanalyse*¹, notamment « Au-delà du principe de plaisir », et « Le moi et le ça », à partir desquels, du point de vue de sa conception des perversions sexuelles, Freud va s'orienter dans deux directions : — la conceptualisation de l'instinct de mort, qui l'amènera à des considérations nouvelles sur le masochisme; — et la deuxième topique, avec le jeu des interrelations entre les instances du ça, du moi et du surmoi, qui le conduira à saisir la genèse de la perversion fétichiste à partir d'un mécanisme spécifique : le déni.

Considérations nouvelles sur le masochisme

En 1920, Freud publie « Au-delà du principe de plaisir »². A partir de l'observation clinique de phénomènes répétitifs (névroses traumatiques, destin, répétitions transférentielles, mais aussi jeux de l'enfant), il pose l'existence d'une « compulsion de répétition qui se place au-dessus du principe de plaisir »³. L'automatisme de répétition se présenterait donc comme une loi du fonctionnement psychique plus profonde, plus primordiale. Cette modulation qui insiste au-delà du principe de plaisir, ne répondant pas à sa loi mais lui imposant la sienne, Freud l'identifie à la pulsion de mort, qu'il oppose à la pulsion de vie. Ce dualisme pulsionnel, malgré toutes les difficultés conceptuelles qu'il entraîne, sera

* On lira les deux premières parties de « Freud et la perversion » respectivement dans les numéros 39 et 41 d'*Omicar* ?

maintenu jusqu'à la fin par Freud, pour bien différencier cette loi nouvelle du fonctionnement de la vie psychique de l'ordre libidinal où s'inscrit le moi, c'est-à-dire dans le cadre du narcissisme : « Notre conception était dès le début dualiste, elle l'est encore aujourd'hui de façon plus tranchée, dès l'instant où les termes opposés ne sont plus pour nous pulsions du moi-pulsions sexuelles, mais pulsions de vie-pulsions de mort. »*

Freud va s'efforcer d'éclairer ce dualisme pulsionnel par une autre polarité, celle de l'amour et de la haine: « Nous sommes partis de la grande opposition pulsions de vie-pulsions de mort. L'amour d'objet lui-même nous montre une seconde polarité, celle de l'amour (tendresse) et de la haine (agressivité). Si seulement nous parvenions à mettre en relation ces deux polarités, à ramener l'une à l'autre (...). »⁵

Il ne s'agit pas ici de proposer une synthèse que Freud ne fait pas, de même que s'il affirme l'intrication très complexe des pulsions de vie et des pulsions de mort, il considère encore comme impossible de rendre compte des façons dont elles s'allient, se mélangent, se combinent. Retenons toutefois que dans la nouvelle dialectique pulsionnelle, ambivalence et sado-masochisme occupent une place primordiale.

L'existence de la pulsion de mort va conduire Freud à modifier sa conception du masochisme. Jusque-là, seul le sadisme lui apparaissait comme une tendance primaire de la pulsion sexuelle. Il avait avancé l'idée que « le masochisme, pulsion partielle complémentaire du sadisme, se comprenait comme un retournement du sadisme sur le moi propre. Mais que la pulsion se tourne de l'objet vers le moi, ou qu'elle se tourne du moi vers l'objet — ce qui est le point nouveau —, cela n'est pas par principe différent. Le masochisme, la pulsion qui se tourne contre le moi propre, serait donc en réalité un retour à une phase antérieure de cette pulsion, une régression. La formulation que j'ai à ce moment-là donnée du masochisme devrait être modifiée alors dans ce qu'elle a de trop exclusif, il pourrait être aussi un masochisme primaire, ce que je refusais alors »⁶. Les formulations de Freud sont ici relativement claires. Ce qu'il appelait pulsion sado-masochiste apparaît comme la combinaison de deux tendances pulsionnelles originaires, une composante sadique et une composante masochiste. Mais elles ne sont pas à confondre avec les perversions sadiques ou masochistes dans lesquelles, en se rendant indépendantes, elles s'expriment de façon dominante. A part ce changement quant à la tendance masochiste posée comme primaire, qui va conduire Freud à interroger son statut économique, les définitions des perversions sadiques ou masochistes ne sont pas profondément modifiées, et sont tou-

jours rapportées par Freud à une position subjective spécifique. Dans le sadisme, le sujet jouit de façon masochiste, par identification au partenaire qu'il tourmente, par haine ou par amour. Dans le masochisme, le sujet se prête comme objet aux tourments que lui inflige le partenaire aimé. Comme pour le sadique, bien que de façon moins confortable, il ne jouit pas de la douleur mais de son érotisation.

En 1924, au début de son article « Le problème économique du masochisme »⁷, Freud écrit : « On est en droit de trouver énigmatique du point de vue économique l'existence de la tendance masochiste dans la vie pulsionnelle des êtres humains. »⁸ Il va entreprendre d'étudier les rapports entre le principe de plaisir et les pulsions de vie et de mort, pour mieux comprendre le masochisme.

« Si la douleur et le déplaisir peuvent être en eux-mêmes des buts, et non plus des avertissements, le principe de plaisir est paralysé. »⁹ Le masochisme lui apparaît comme un grand danger, ce qui n'est nullement le cas pour le sadisme. Selon le principe de plaisir, tout déplaisir devrait coïncider avec une élévation de tension, tout plaisir avec une baisse de la tension d'excitation psychique, mais Freud nuance ce propos en précisant que certaines tensions sont agréables et certaines décharges douloureuses : « L'état d'excitation sexuelle est l'exemple le plus frappant d'une augmentation d'excitation qui s'accompagne aussi de plaisir, mais il n'est certainement pas le seul. »¹⁰ Ce n'est pas seulement à un facteur quantitatif de la tension d'excitation qu'il faut rapporter le plaisir ou le déplaisir, mais à un « caractère de celui-ci que nous ne pouvons désigner que comme qualitatif »¹¹.

Freud va alors distinguer trois formes de masochisme : le masochisme érogène, comme mode de l'excitation sexuelle; — le masochisme moral, comme mode de comportement dans l'existence; — le masochisme féminin, comme « expression de l'être de la femme »¹².

Le masochisme féminin

Cette dernière formulation a prêté à des équivoques extrêmes, mais le masochisme féminin semble être le moins énigmatique et le plus accessible à l'observation pour Freud, qui va en aborder d'emblée l'étude chez l'homme.

Freud semble faire une distinction entre les « personnes masochistes », dont les fantasmes expriment cette forme de masochisme et qui sont « fréquemment impuissantes pour cette raison »¹³ (fantasmes les condui-

sant à l'onanisme ou bien constituant en eux-mêmes une satisfaction sexuelle), et les « perversions masochistes », dont les dispositifs réels « concordent parfaitement avec ces fantasmes, qu'ils soient exécutés comme fin en eux-mêmes, ou qu'ils servent à établir la puissance sexuelle et à introduire l'acte sexuel »¹⁴. Donc, ici, la distinction ne s'établirait pas au niveau du contenu du fantasme, mais dans sa mise en acte, en des conduites agencées « sous forme de jeu »¹⁵. Elles resteraient, selon Freud, dans des limites fort restreintes et de plus, ces fantasmes sont relativement monotones et stéréotypés. Le sujet se situe « en position caractéristique de la féminité, les fantasmes masochistes [...] signifient être castré, subir le coït ou accoucher. C'est pour cette raison que j'ai nommé, pour ainsi dire *a posteriori*, masochisme féminin cette forme de masochisme »¹⁸.

Freud met le masochisme féminin en rapport avec la castration qui n'est pas représentée, ou sinon de façon *déplacée*, laissant ainsi « dans les fantasmes sa trace négative »¹⁷. N'indique-t-il pas par là une sorte de division subjective entre l'adoption par le sujet d'une position féminine et son refus même de la castration? Le sentiment de culpabilité et les scènes de châtement pour exprimer une faute en témoignent encore. Ce type de masochisme serait en quelque sorte le résultat du montage fantasmatique d'un désir coupable, remontant à l'enfance (relation à la masturbation infantile). Nous sommes dans le même horizon que la signification donnée par Freud au fantasme « Un enfant est battu » — à cette différence qu'il la considère comme la vraie perversion masochiste.

Ce masochisme féminin, comme « expression de l'être de la femme », qui se saisit sans équivoque dans ce texte où Freud l'a étudié chez l'homme, ne désigne en aucun cas, comme on l'a trop souvent compris à tort, que les femmes sont masochistes par essence, encore moins au sens de la perversion sexuelle.

Cette forme de masochisme reposerait entièrement sur le masochisme primaire érogène, où se manifeste le plaisir de la douleur dont l'explication est à trouver.

Le masochisme érogène

On a pu suivre comment Freud, à partir de son élaboration des pulsions de vie et des pulsions de mort, a été conduit à la nécessité de concevoir un *masochisme primaire* comme composante de la pulsion sexuelle et non pas comme secondaire au sadisme originaire.

La composante sadique de la libido (qui est l'expression de l'instinct

de mort détaché du moi et mis au service de la pulsion sexuelle) est facilement réparable, car elle est très précocement dirigée vers les objets en vue de les assimiler, de les dominer ou de les détruire au stade de l'organisation pré-génitale, orale ou sadique-anale, puis génitale. Elle peut devenir indépendante et dominer la vie sexuelle du sujet en produisant une perversion sadique.

Mais la composante masochiste de la libido est plus inaperçue, car dirigée d'emblée sur le moi propre pris comme objet. Elle fut d'abord conçue par Freud comme secondaire à la composante sadique par renversement de celle-ci sur la personne propre, et retournement de son activité en passivité. Il va par la suite lui donner un statut de masochisme primaire ou érogène. « Ce masochisme serait donc un témoin et un vestige de cette phase de formation dans laquelle s'est accompli cet alliage si important pour la vie de la pulsion de mort et d'Éros »¹⁸.

Le masochisme érogène prend part également à toutes les phases de l'organisation libidinale. Angoisse d'être dévoré au stade oral, angoisse d'être battu par le père au stade sadique-anal, « le stade d'organisation phallique introduit dans le contenu des fantasmes masochistes son précipité, la castration, bien que celle-ci soit plus tard l'objet d'un déni »¹⁹.

Une fois de plus, et sans équivoque, Freud ne fait pas du masochisme primaire une perversion. Le masochisme primaire, renforcé par l'introjection du sadisme originaire, « donne alors le masochisme secondaire, qui se surajoute au masochisme primaire »²⁰. Au cours du développement, ce composé peut devenir indépendant et constituer une vraie perversion masochiste où domine le plaisir de la douleur lié à son érotisation.

Le masochisme moral

Contrairement à la perversion masochiste, qui suppose l'érotisation par le sujet des tourments que lui infligerait la personne aimée, ce qui importe dans le masochisme moral, c'est la souffrance en elle-même. L'attitude masochiste « de ces personnes qui se blessent elles-mêmes »²¹ doit cependant pouvoir être reliée à l'érotisme auquel Freud a été tenté de renoncer un temps pour l'expliquer. Quoi qu'il en soit, le masochisme moral n'est pas non plus une perversion masochiste vraie.

Dans son texte « Le moi et le ça », Freud rend le masochisme moral, comme mode de satisfaction d'un sentiment de culpabilité (cette fois inconscient, lié au masochisme propre du moi, par opposition à la conscience de culpabilité liée au surmoi), responsable de la réaction théra-

peutique négative, parce que « la souffrance qui accompagne la névrose est précisément le facteur par lequel celle-ci devient précieuse pour la tendance masochiste »²².

Comment expliquer ce masochisme moral ? Freud rappelle que dans les fantasmes de fustigation, le désir d'être battu par le père est une forme régressive déformée du désir d'avoir « des rapports sexuels passifs féminins avec lui »²³ : « De même, la conscience et la morale sont apparues du fait que le complexe d'Œdipe a été surmonté et désésexualisé; par le masochisme moral, la morale est resexualisée, le complexe d'Œdipe ressuscité, une voie régressive est frayée de la morale au complexe d'Œdipe. »²⁴

Dans le masochisme moral, se conjuguaient ainsi la composante masochique primaire du moi (autrement dit le masochisme érogène) et la sévérité accrue du surmoi (héritier du complexe d'Œdipe).

Ce texte de Freud permet de saisir comment ces trois formes de masochismes, érogène, féminin et moral, peuvent se conj oindre en des combinaisons complexes, qui pourront s'exprimer dans la vie psychique en des variations multiples. Cependant, seul le masochisme dit par Freud féminin, qui se caractérise par une féminisation de la position du sujet s'accompagnant d'un déni de la castration, peut s'épanouir en une perversion masochiste vraie, où le sujet s'offre comme objet aux tourments que lui inflige le partenaire aimé, raison pour laquelle la douleur peut être éprouvée comme plaisir dans l'érotisation même de leur relation.

Nous avons déjà relevé comment Freud a élaboré les deux dénominations communs au masochisme et à l'homosexualité masculine comme spécifiant ces perversions, et sans doute toutes les formes de perversions, même si l'objet, pour chacune en particulier, n'est pas le même et ne remplit pas la même fonction. On le verra s'attacher à les préciser, lorsqu'il en viendra à étudier le fétichisme, qui sera sa dernière grande étude sur les perversions, en 1927.

Le fétichisme

En 1923, dans son article « Le moi et le ça »²⁵, Freud donne le schéma de sa deuxième topique, constituée par les trois instances du ça, du moi et du surmoi²⁶. Ces trois instances ont leur « personnalité », leurs mobiles et leur stratégie propres.

Le ça constitue le pôle pulsionnel de la personnalité. Ses contenus, expressions psychiques des pulsions, sont inconscients, pour une part

héréditaires et innés, pour l'autre refoulés et acquis. Les pulsions fondamentales, Eros et pulsion de mort, combattent en lui. Du point de vue économique, il est le réservoir de l'énergie psychique; du point de vue dynamique, il entre en conflit avec le moi et le surmoi, qui, du point de vue génétique, en sont les différenciations.

Le surmoi est le représentant du monde extérieur et du ça. Il est lui-même le produit d'une identification du moi, par introjection dans le moi, au couple parental pris comme premier objet des motions libidinales du ça. Au cours de cette introjection, la relation à ces objets a été déssexualisée et déviée de ses buts sexuels directs. C'est ainsi qu'est surmonté le complexe d'Œdipe dont le surmoi est l'héritier. Il se constitue donc par introjection des exigences et des interdits, et Freud assimile son rôle à celui d'un juge ou d'un censeur vis-à-vis du moi.

Le moi se constitue à partir du ça pour toute une série de différenciations liées à des identifications successives. Il a un rôle de médiation, et doit répondre aux exigences des « trois maîtres qu'il sert », le ça et ses exigences pulsionnelles, le monde extérieur dont il perçoit les dangers, le surmoi dont la sévérité peut lui servir de modèle. Il est en quelque sorte un pôle défensif de la personnalité et agit comme facteur de liaison des processus psychiques. Une partie du moi est inconsciente.

On a fait ce bref rappel parce que Freud, dans son texte de 1924 intitulé « Névrose et psychose »²⁷, propose cette formule saisissante par son extrême simplicité, qui définit la névrose et la psychose en termes de conflit dynamique entre ces instances : « La névrose serait le résultat d'un conflit entre le moi et le ça, la psychose, elle, l'issue analogue d'un trouble équivalent dans les relations entre le moi et le monde extérieur. »²⁸

Freud n'avance pas cette formule sans prudence ni sans détailler très soigneusement les phénomènes psychiques en cause et leurs corrélations aux structures qui les conditionnent pour aboutir à de tels résultats. C'est donc à une démarche structurale, conformément à son schéma de la deuxième topique, qu'il nous invite pour le suivre dans l'approche des faits cliniques qu'il observe. C'est ce qu'il s'efforcera de faire dans sa grande étude sur « Le fétichisme ».

Glanz auf der Nase

Ce texte, publié en 1927, se présente dans son élaboration comme une porte d'entrée nécessaire à l'étude des perversions dans le champ freudien. Il vient après tous les remaniements apportés par Freud à sa théorie, en

conséquence de sa deuxième topique. Il est comme une forme d'achèvement de tous les travaux qu'il a consacrés aux problèmes des perversions, de sorte que le fétichisme se présente bien comme une table d'orientation pour se repérer dans l'extraordinaire polymorphisme des manifestations perverses. La perversion en effet est à distinguer dans sa structure propre, car elle apparaît comme un mode de solution spécifique du désir.

Il faut souligner d'emblée la concision de Freud pour introduire son travail. Inutile de donner plus de précisions ou de renseignements sur les cas cliniques où se manifeste le fétichisme, car il se présente comme une sorte de modèle général par ses éléments invariants ; on peut donc l'épingler comme une structure. Freud présente d'abord le fétichisme comme un symptôme dont le caractère anormal est volontiers reconnu par le sujet, qui, surtout parce qu'il lui apporte des facilités dans sa vie sexuelle, ne s'en plaint pas. Le fétichisme est en général découvert secondairement dans la cure analytique.

Remarquable est le premier exemple de fétichisme qui nous est donné, où le fétiche consiste dans un objet présenté comme un pur « être de langage » par le sujet. Il s'agit d'un jeune patient qui a érigé comme condition de fétiche un certain « brillant sur le nez » (*Glanz auf der Nase*), et, souligne Freud, ce fétiche n'a de valeur que pour le sujet; « Il pouvait à son gré octroyer ce brillant (sur le nez) que les autres ne pouvaient percevoir. »²⁹

L'analyse révèle que ce sujet, élevé dans une nurserie en Angleterre, est venu habiter par la suite en Allemagne, où il a presque totalement oublié sa langue maternelle. Pour Freud, « le fétiche, dont l'origine ne devait pas être compris en allemand mais en anglais, le " brillant sur le nez " (*Glanz auf der Nase*). n'est en fait que le retour du refoulé, à une équivoque signifiante près, de l'anglais *glance at the nose*, qui veut dire : " regard sur le nez " ». (Il n'y a pas de confusion possible entre le mot allemand *Glanz* qui signifie brillant, et le terme anglais *glance* qui signifie regard — parce que regard en allemand se dit *Blick*.)

Freud met donc en valeur un véritable trait d'esprit translinguistique, avec la conséquence symptomatique qu'il comporte. A ce titre, on peut parfaitement saisir ici que le symptôme névrotique, dans sa construction, joue le rôle de la langue qui permet d'exprimer le refoulement — ce qui nous fait toucher du doigt que le refoulement et le retour du refoulé sont une seule et même chose, l'envers et l'endroit d'un même processus — à un pas-de-sens près. Ce cas est assez rare et exemplaire pour être souligné. Freud ne fait au fond que rappeler sa thèse : l'objet (ici le fétiche)

n'est que l'objet retrouvé par ses coordonnées symboliques (*Clanz auf der Nase*) mémorisées sous forme de traces (*glance at thé nose*) dans l'inconscient. Il se confirme aussi de façon éclatante que pour Freud, c'est bien le représentant de la représentation, le *Vorstellungsrepräsentant* (*glance*) qui est refoulé — Lacan le traduit par le terme de signifiant.

Freud poursuit son article en donnant la signification du fétiche : c'est un substitut du pénis, mais pas de n'importe lequel. Ce n'est pas un pénis réel, mais le substitut phallique attribué comme symbole par l'enfant à sa mère, au moment où il découvre cette réalité organique qu'elle n'a pas de pénis (ce n'est pas tant qu'elle en soit privée réellement qui compte, mais que cette privation prenne valeur symbolique dans la subjectivité de l'enfant).

Pour comprendre la genèse de ce substitut phallique, il faut partir de la situation originale, où l'enfant est pris avec sa mère dans une relation constituée par le ternaire mère - enfant - phallus imaginaire.

Dans la période pré-œdipienne, ce phallus imaginaire (car imaginé par l'enfant) remplit la fonction du tiers manquant qui structure cette relation en l'empêchant de se boucler sur sa propre satisfaction et en donnant sens, pour l'enfant, aux absences répétées de sa mère.

Dans la mesure où très précocement, l'enfant va éprouver les manifestations réelles de son organe avec le plaisir nouveau qu'il lui apporte dans la masturbation, sa relation déjà érotisée avec sa mère, dans la dépendance où il est de son amour, va très vite se polariser sur sa signification sexuelle. Il va de ce fait croire à l'existence de l'organe phallique chez la mère, à l'image du sien propre. (Pour la petite fille, les choses se présentent comme chez le petit garçon son organe clitoridien étant pris pour une ébauche d'organe phallique qui va grandir.) Cette fonction du phallus imaginaire attribué par l'enfant à sa mère est parfaitement illustrée par Freud dans le cas du petit Hans, par la signification qu'il donne à ses jeux de cache-cache.

Le plus généralement, souligne Freud, dès que l'enfant s'aperçoit de cette réalité que sa mère, comme toutes les femmes, n'a pas de pénis, il l'abandonne à son sort et se tourne vers le père. En effet, celui-ci, en tant que possédant réellement un pénis, devient préférable à la mère, car il apparaît comme celui qui a surmonté victorieusement cette épreuve de la castration dont la menace s'est profilée pour l'enfant, avec l'angoisse qu'a suscitée cette révélation nouvelle. C'est alors l'engagement dans l'Œdipe : le phallus prend la valeur symbolique d'être signifié par le discours, avec pour résultat ceci : l'homme a le phallus, la femme ne l'a pas. Freud fait de la possession ou non du phallus, dans le primat qu'il

donne à l'assomption phallique, l'élément différentiel primordial où s'oppose l'organisation génitale des sexes.

Il se trouve que certains sujets, en prenant connaissance de la réalité de leur perception, à savoir que la mère est châtrée, devant l'horreur et l'angoisse de leur propre castration que soulève en eux cette découverte, se refusent à l'admettre. Ainsi persistent-ils à maintenir la mère comme ayant un pénis caché, sur le modèle du phallus imaginaire, qui va prendre alors une fonction prévalente, mais comme symbole détaché de l'ordre du discours qui en structure normalement le fonctionnement. Comme le dit Freud, dans cette aperception de la réalité, « il n'est pas juste de dire que l'enfant ayant observé une femme a sauvé sans la modifier sa croyance qu'elle a un phallus, il a conservé et en même temps abandonné cette croyance »³⁰.

C'est ainsi que prend consistance, selon un processus qui sera développé plus loin, le fantasme de la « mère phallique ». Le fétiche va justement remplir ce rôle d'être le substitut du phallus manquant de la mère.

Freud rappelle qu'il a introduit cette notion de « mère phallique » dans son texte « Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci »³¹, où il dit : « La fixation à l'objet auparavant convoité, le pénis de la femme, laisse d'ineffaçables traces dans la vie psychique de l'enfant chez qui ce stade de l'investigation sexuelle infantile présenta une intensité particulière. Le fétichisme du pied et de la chaussure féminine ne semble prendre le pied que comme un symbole *d'ersatz* du membre de la femme adoré du temps de l'enfance, depuis lors regretté. »³² Oui, ajoute Freud, dans son psychisme, la femme possède pourtant un phallus, malgré son absence constatée. Lorsqu'il fait parler Léonard de Vinci pour expliquer la place prépondérante occupée dans son fantasme* par la queue du vautour, Freud lui fait dire : « Alors, quand ma tendre curiosité se portait sur ma mère, je lui attribuais encore un organe viril pareil au mien. » Il lui donnera, dans son analyse de ce fantasme, toute sa signification d'être le phallus de la mère. On comprend mieux ainsi cette fonction de la femme phallique introduite par Freud dans ce texte, où elle est présentée sous la forme nouvelle du rapport au phallus en tant que manque, ce qui lui donne une fonction symbolique à ce titre même — et lui donne aussi toute son importance pour l'enfant et non pas pour la mère qui en est fait sujet.

Cette aperception par le sujet de la réalité sexuée qui le conduit à se fonder une mère phallique, Freud va s'employer à en démontrer le

* Le souvenir de Léonard de Vinci est le suivant: « Un de mes premiers souvenirs d'enfance est qu'étant encore au berceau, un vautour vint à moi, m'ouvrit la bouche avec sa queue, et plusieurs fois me frappa avec cette queue entre les lèvres. »^{3*}

mécanisme spécifique. Il se trouve confronté à définir quatre termes — les deux premiers étant utilisés dans son texte, les deux autres devant être réintroduits pour pouvoir mieux cerner la structure de cette aperception, ce sont : la scotomisation, la forclusion (*Verwerfung*), la dénégation (*Verneinung*), le déni (*Verleugnung*).

Freud est parfois embarrassé dans leur emploi pour rendre compte des phénomènes qu'il décrit, et parfois, au contraire, leur donne un usage différentiel très précis. Pour élargir sa démonstration, nous serons donc amenés à nous reporter à d'autres textes, où il les introduit en étayant radicalement leurs différences. Ce sont essentiellement : « La perte de la réalité dans la psychose et dans la névrose » (1924)³⁴; — et « La dénégation » (1925)³⁵.

Ces textes, contemporains de celui sur le fétichisme, livrent le sens le plus fidèle à la définition freudienne de ces termes.

La scotomisation

Pour parler de l'aperception, par le sujet, du pénis manquant chez la mère, Freud écarte d'emblée l'usage du terme de *scotomisation*, car la scotomisation de la réalité perceptuelle « éveille l'idée que la perception a été complètement balayée comme dans le cas où une impression visuelle frappe la tache aveugle de la rétine »³⁶. C'est donc un mécanisme physiologique, et à ce titre, la scotomisation n'a rien à voir avec ce dont parle Freud. Même s'il emploie à nouveau ce terme de « scotomisation » par le sujet de la nouvelle de la mort de son père, la confusion n'est plus possible avec le mécanisme physiologique que ce terme désigne. Il l'emploie plutôt alors dans son sens de non-reconnaissance par le sujet.

Mais ces différents usages montrent bien que Freud est embarrassé, non pas pour définir le phénomène qu'il veut mettre en valeur, mais pour permettre au lecteur d'en approcher la compréhension. Les mêmes oscillations dans son texte se retrouvent pour les autres termes.

La forclusion

Il n'est pas fait usage du terme de forclusion (*Verwerfung*) dans ce texte, mais il nous faut le réintroduire ici à partir de l'article de Freud sur « La perte de la réalité dans la psychose et dans la névrose ». Si la névrose, dit Freud, ne nie pas la réalité, mais simplement n'en veut rien savoir, au

sens de refoulement, la psychose, au contraire, la nie, et cherche à la remplacer en la transformant : « Dans la psychose, la transformation de la réalité a lieu sur la base des résidus des relations établies avec elle jusque-là, c'est-à-dire sur les traces des souvenirs, les représentations et les jugements nés à son sujet et par lesquels elle était représentée dans la vie psychique. »³⁷

Évidemment, il est encore difficile, à partir de là, de distinguer le mécanisme de la perte de la réalité dans la névrose et la psychose, d'autant qu'il n'est guère douteux, ajoute Freud, que le monde des fantasmes y joue apparemment le même rôle. Il faut donc montrer sur quel accent porte leur différence radicale, et Freud le désigne : alors que dans la névrose, il y a substitution imaginaire (soit la fantaisie comme le jeu de l'enfant) au retrait de la réalité, dans la psychose, cette substitution imaginaire n'existe pas, car le remaniement de la réalité touche le symbolique. Freud le dit ainsi : « La psychose prête à cette réalité une importance particulière et un sens secret que nous nommons (pas toujours avec précision) symbolique. »³⁸

Dans cet article, Freud distingue très rigoureusement les registres de l'imaginaire et du symbolique — ce qui est bien dans la suite de sa deuxième topique, où il dégage peu à peu la fonction imaginaire du moi.

Le mécanisme différentiel entre la perte de la réalité dans la psychose et dans la névrose, va être mieux compris dans le texte sur « La dénégation », où précisément dénégation (*Verneinung*) et forclusion (*Verwerfung*) vont être bien séparées dans leur structure. En effet, Freud, dans cet article, va donner le schéma suivant : « La fonction du jugement a pour l'essentiel deux décisions à prendre : elle doit d'une chose dire ou dédire une propriété et elle doit d'une représentation accorder ou contester l'existence dans la réalité. »³⁹ Et plus loin il ajoute : « traduit dans la langue des motions pulsionnelles », dire ou dédire d'une chose une propriété est ce en quoi consiste le mouvement du jugement d'attribution par quoi se constitue le moi-plaisir (*Lust-Ich*) et où l'affirmation (*Bejahung*) dans le moi s'oppose à l'expulsion (*Ausstossung*) hors du moi. La forclusion (*Verwerfung*) porte sur ce temps premier où la réalité est rejetée, forclosée (*verworfen*), de sorte que le sujet, ne disposant pas de sa représentation sous forme de traces dans l'inconscient, ne peut pas la retrouver dans sa nouvelle rencontre avec elle.

Pour Freud en effet, toutes les représentations proviennent de perceptions dont elles sont des répétitions, et en même temps, grâce à la reproduction dans la représentation, une chose, une fois qu'elle a été perçue, peut être retrouvée dans la réalité par le sujet — ce qui est impossible en cas de forclusion.

Freud l'illustre d'une façon assez précise dans « L'homme aux loups », où ce qui avait été forclus dans sa représentation de la castration fait retour dans le réel sous la forme de l'hallucination. C'est de ce point que part Lacan pour définir la forclusion comme le mécanisme où, dans la psychose, ce qui est forclus du symbolique fait retour dans le réel. Un autre exemple est donné par Freud à propos du deuil, dans lequel le sujet psychotique « ignore » la disparition de l'être cher.

On peut, sans trahir le sens principal que Freud donne à la forclusion (qui est une forclusion dans le système des représentations du sujet, et non pas une aperception du réel) dire que le sujet, de cette réalité, *n'en peut rien savoir* — et non pas *nen veut rien savoir* —, par défaut chez lui d'attribution de ses coordonnées symboliques.

La dénégation

Le mécanisme de la dénégation (*Verneinung*) porte sur le temps second de l'acte de juger, c'est-à-dire au niveau du jugement d'existence, qui ne peut s'effectuer que pour autant que l'affirmation primordiale (*Bejahung*) s'est déjà accomplie.

Dans le jugement d'existence en effet, « il ne s'agit plus de savoir si quelque chose de perçu (une chose) doit être acceptée ou non dans le moi, mais si quelque chose qui existe dans le moi comme représentation peut être retrouvé aussi dans la perception de la réalité »⁴⁰. Et plus loin, Freud précise : « L'épreuve de réalité, ce n'est donc pas de trouver dans la perception réelle un objet qui corresponde au représenté, mais de le retrouver, de s'assurer qu'il est encore existant. »⁴¹ La dénégation est le processus par lequel « un contenu de représentation ou de pensée refoulée peut donc se frayer passage jusqu'à la conscience, à condition qu'il se laisse nier. La négation est une manière de prendre connaissance du refoulé, à proprement parler, elle est déjà une levée du refoulement, mais pas une acceptation du refoulé. »⁴² Nier quelque chose dans le jugement d'existence veut dire au fond : « Voilà une chose que je préférerais refouler. » Le sujet n'en veut rien savoir, ce « je ne dis pas que », Freud le met à la racine même de la phrase dans laquelle le sujet se constitue spécialement comme inconscient — comme n'en voulant rien savoir, mais au sens de refoulement.

Au fond, pour employer les termes de Freud, la dénégation chez le sujet ne porte pas sur la réalité matérielle, mais sur la réalité psychique. Il peut donc y avoir là une certaine difficulté à distinguer la dénégation

(*Verneinung*) du déni (*Verleugnung*), d'autant que dans les deux processus, il y a refoulement. Freud fait d'ailleurs à nouveau usage du terme de scotomisation de la réalité matérielle, à propos de l'exemple qu'il donne de ces deux sujets névrosés qui « avaient scotomisé la mort de leur père, tout comme les fétichistes la castration de la femme »⁴³ . .

Le déni

Freud introduit ce terme de déni (*Verleugnung*) parce qu'il veut faire valoir le mécanisme nouveau que constitue cette forme de refus de la castration de la mère par la constitution du fétiche. Il faut dire aussi qu'au départ, Freud apparente le déni et la forclusion, notamment dans son article « De quelques conséquences psychiques de la différence anatomique des sexes »⁴⁴, où il dit : « [...] un processus survient, que j'aimerais désigner du terme de déni (*Verleugnung*), processus qui ne semble être ni rare ni très dangereux dans la vie psychique de l'enfant, mais qui chez l'adulte serait le point de départ d'une psychose »⁴⁵. En tant que le déni porterait sur la réalité extérieure, Freud y voit, par opposition au refoulement, le premier temps de la psychose; alors que le névrosé commence, selon lui, par refouler les exigences du ça, le psychotique commence par dénier la réalité.

L'emploi plus spécifique de déni, à propos de la perversion fétichiste, apparaît donc dans l'article de 1927 que nous commentons, où il montre bien comment le fétichiste perpétue une attitude infantile en faisant coexister deux positions inconciliables : le déni et la reconnaissance de la castration féminine. Il y a pour Freud coexistence de ces deux attitudes par refoulement et retour d'une formation de compromis par substitution, le fétiche, d'où il résulte une profonde division pour le sujet: « L'horreur de la castration s'est érigé un monument en créant ce substitut »⁴⁶, et « la stupeur devant les organes génitaux de la femme qui ne fait défaut chez aucun fétichiste demeure aussi un stigmate indélébile du refoulement qui a eu lieu »⁴⁷. Et Freud ajoute que le fétiche accomplit ce pour quoi il est maintenu: « Il demeure le signe d'un triomphe sur la menace de castration et une protection contre cette menace, il épargne aussi au fétichiste de devenir homosexuel, en prêtant à la femme ce caractère par lequel elle devient supportable en tant qu'objet sexuel. »⁴⁸

Il est important de souligner cette indication donnée au passage par Freud, car, sans l'avoir explicité dans cet article, il ne parle essentiellement que du garçon. Cela doit amener, dans une étude ultérieure, à montrer

comment et pourquoi le mâle a le privilège des grandes positions perverses, qui sont quasi absentes chez les femmes.

Freud et le fétichisme

Comme on l'a vu, pour Freud, le fétiche rampe le sujet contre l'horreur de sa propre castration; c'est pourquoi il lui est nécessaire de maintenir la mère phallique dans son fantasme. Pour en soutenir l'illusion, l'enfant procède ainsi : dans les jeux où l'entraîne sa curiosité sexuelle, en particulier en observant sa mère à son insu, pour épier l'organe phallique qu'il lui suppose, il arrête son regard au bord de la robe ou de la combinaison, juste où il faut, pas trop loin, de sorte que reste en suspens la possibilité de continuer à croire qu'elle a un pénis caché sous ses vêtements, ce qui a pour effet de le laisser dans le plus extrême ravissement, en lui faisant faire l'économie de son angoisse de castration. Tel est le mode d'artifice par quoi l'enfant maintient l'existence d'un phallus caché sous les vêtements de la mère, masquant ainsi son absence de pénis.

C'est ainsi que s'origine, dans cette manière « d'arrêt sur image » (*glance at thé nose* — regard sur le nez) refoulé dans l'inconscient, le souvenir-écran (*Glanz aufder Nase* — brillant sur le nez) qui fait retour et va constituer la matrice du fantasme pervers, qui répète sous la forme de cette image la scène primitive où le désir du sujet est fixé sur le mode particulier où sa jouissance fut obtenue. Cette prévalence donnée à l'imaginaire est caractéristique du fantasme pervers, parce qu'elle prend valeur symbolique, tout en restant à la limite de la reconnaissance des lois du discours — le fétiche est le substitut du phallus imaginaire, car il est essentiel à la fonction symbolique de la mère phallique en tant que, en la maintenant dans ce statut, il peut dénier, subvertir la loi qui signifie qu'elle est châtrée symboliquement. Il fait ainsi l'économie de sa propre angoisse de castration.

Ce que représente vraiment le fétiche est encore laissé parfois dans une certaine ambiguïté par Freud dans son article, car il en fait, dans son « prototype normal »*, le pénis de l'homme, ce qui est dit à la fin de son texte, alors que tout au long de son étude, comme dans toute son œuvre, il en fait le substitut du phallus caché de la mère — la facticité, comme permet de le souligner l'étymologie du terme fétiche.

Comme, par ailleurs, Freud précise que le fétiche n'a aucunement besoin de ressembler aux organes génitaux, ni aux autres objets qui repro-

duisent la forme du pénis en le représentant — comme le démontre aussi son mode d'émergence —, il convient plutôt de préciser que le fétiche n'est pas le phallus, mais le voile derrière lequel se laisse dessiner la possibilité de sa présence cachée. C'est de là que s'origine d'ailleurs la valeur érotique du voile, toujours présent dans l'exercice non seulement du fétichisme, mais de toutes les perversions.

On comprend mieux alors pourquoi le fétiche, par sa fonction même, a une structure de bord. Pour cela, le nombre des fétiches est limité. En effet, le fétiche est emprunté aux vêtements féminins, qui ont pour fonction d'attirer et en même temps d'arrêter le regard : chaussure, combinaison, jarretière, culotte, soutien-gorge, etc.

Le fétichiste et ses identifications

De son attitude profondément divisée quant à la castration qu'il reconnaît tout en la déniait, que résulte-t-il pour le sujet dans son face-à-face avec la mère phallique ? Il oscille entre deux positions extrêmes, avec toutes les formes de transition possibles de l'une à l'autre.

Ou bien le sujet s'identifie imaginativement à la mère possédant un phallus caché sous ses vêtements : c'est l'exemple donné par Freud de cet homme⁶⁰ portant comme fétiche une gaine pubienne, qui a pour fonction de dissimuler les organes génitaux et d'abolir la différence des sexes, ce qui lui permet à la fois de nier la castration et d'affirmer la castration de la femme, et de plus, de supposer la castration de l'homme. Bien que Freud ne le dise pas dans son texte, on verrait plutôt là une forme de transvestisme.

Ou bien le sujet s'identifie au phallus de la mère, c'est-à-dire à la forme *supposée* par lui de son idéal du moi. Cette position intermédiaire est la vraie forme de fétichisme, où le sujet s'offre à la mère comme phallus. C'est pourquoi la présence de son fétiche est nécessaire dans sa rencontre avec une femme, qui lui devient dès lors supportable en tant qu'objet sexuel.

Ailleurs enfin, le sujet peut s'identifier imaginativement au père, car c'est à lui que l'enfant a attribué la castration de la mère. Freud évoque, dans ce cas, l'attitude divisée du sujet par rapport au fétiche, car il peut à la fois le vénérer et lui être hostile. Tel est l'exemple extrême du « coupeur de natte », qui reproduit le geste que l'enfant a attribué au père à l'égard de la mère. Il la châtie et en même temps fétichise son phallus. Tel est aussi l'exemple de fétichisme culturel que donne Freud : dans la

Chine ancienne, les hommes, en mutilant le pied de la femme, la vénèrent en même temps par cette coutume.

On a voulu rester, dans une première approche de la perversion fétichiste, au plus près du commentaire du texte de Freud, ce qui nous a permis de mettre en valeur les traits spécifiques dont la mise en série sera toujours exigible pour qualifier la position du sujet pervers dans la structure.

Par le déni de la castration (*Verleugnung*), le sujet est amené à la construction du fantasme de la femme-phallique. Il maintient sa consistance envers et contre tout par un fétiche qui vient remplir la fonction du phallus manquant de la mère et en voile l'absence. Ce fétiche protège en même temps le sujet de l'horreur de la castration, dont s'origine son attitude de déni. Il en résulte que le sujet est amené à se féminiser en s'identifiant à l'objet dans son fantasme, c'est-à-dire à la femme phallique. Le fétichisme, par ses traits spécifiques, apparaît bien comme une introduction nécessaire à l'étude des perversions. Elle en est, par les conditions mêmes de son émergence, la matrice originaires.

Le déni et la division du sujet

En 1938, Freud laisse un manuscrit inachevé, *Die Ichspaltung in Abwehrvorgang*, traduit en français sous le titre : « Le clivage du moi dans les processus de défenses »⁶¹.

On peut le considérer comme un prolongement de son étude sur le fétichisme, avec les conséquences qui peuvent résulter pour le sujet de son attitude de déni (*Verleugnung*) comme étant le mécanisme spécifique à l'origine de sa perversion.

L'article commence par le rappel du comportement de l'enfant dans certaines circonstances qui ont eu sur lui l'effet d'un traumatisme psychique.

Le moi de l'enfant, accoutumé à satisfaire les revendications pulsionnelles du ça, dans certains cas où un dommage ne manquerait pas de survenir s'il poursuivait son effort vers la satisfaction, peut : ou bien renoncer à la satisfaction pour tenir compte de la réalité; — ou bien dénier ce danger pour obtenir la satisfaction quand même — le conflit pulsionnel l'emporte ici sur l'objection de la réalité; — ou bien encore, il ne fait pas l'un sans l'autre, c'est-à-dire que la pulsion reçoit sa satisfaction en même temps que la réalité est respectée.

Mais le *déni* n'est pas sans s'accompagner du retour d'une angoisse

symptomatique, face à la réalité dont l'enfant va essayer de se protéger. « Il faut reconnaître que c'est là une très habile solution de la difficulté »⁵², avec cependant un prix à payer, souligne Freud. « Le succès a été atteint au prix d'une déchirure dans le moi, déchirure qui ne guérira jamais avec le temps. Les deux réactions au conflit, réactions opposées, se maintiennent comme noyau d'un clivage du moi. »⁸³

31 Freud ne manque pas de préciser que c'est là un phénomène étrange, car il ne considère pas que la fonction synthétique du moi est aussi simple. Il illustre ce qu'il vient de décrire par le cas d'un petit garçon d'environ quatre ans (avant le déclin de l'Œdipe). Ce garçon, séduit par une petite fille plus âgée dont il avait pu voir les organes génitaux, s'adonnait régulièrement à la masturbation. Les menaces, soit les interdits œdipiens proférés un peu plus tard, vers l'âge de six ans, n'eurent aucun effet, alors que « la conséquence habituelle, considérée comme normale, de l'effroi de la castration, est alors que le petit garçon cède à la menace »^M, et renonce donc à la satisfaction obtenue de la masturbation. Chez ce petit garçon, rien de pareil. Il semblerait que toute représentation de la castration soit de lui passée inaperçue (alors que la vue des organes génitaux de sa séductrice aurait dû lui en fournir l'occasion). Sa répugnance et l'absence de motif ne l'ont pas amené à cette éventualité pour ce qui le concernait, à ceci près cependant que par la suite, « il s'est créé un substitut au pénis de la femme en vain cherché : un fétiche; ainsi a-t-il dénié la réalité mais sauvé son propre pénis »⁵⁵. Le fétiche est ce grâce à quoi il se protège contre l'angoisse de castration.

Freud fait remarquer que ce déni de la réalité, s'il a quelque ressemblance avec le processus en jeu dans la psychose, présente cependant une différence fondamentale, en ceci que « le petit garçon n'a pas simplement contredit sa perception, halluciné un pénis là où l'on ne pouvait pas en voir »⁵⁶. C'est ce que Freud indique ailleurs en disant que le psychotique rejette la réalité extérieure et en reconstruit une autre. Ici, l'enfant a « uniquement procédé à un déplacement de valeur, transféré la signification du pénis à une autre partie du corps »⁵⁷. C'est donc sur le pénis pris comme symbole, autrement dit le phallus, que porte tout ce mécanisme selon l'équation : pénis de la mère = phallus = fétiche.

Freud ajoute que dans ce processus, la *régression* est entrée en jeu, il ne fait que l'indiquer sans la décrire, mais nous pouvons la reconstruire ici dans sa triple définition : la régression temporelle, retour à une manifestation de la sexualité sur le mode infantile; — la régression formelle, déplacement qui est identique à celui du rêve : le pénis est représenté par autre chose, un fétiche; — la régression topique: elle est plus difficile à

» repérer ici, d'autant que Freud utilise parfois, à propos du fétichisme, le terme de régression topique pour désigner un déplacement de lieu, une partie du corps prise pour une autre. Néanmoins, la vraie régression ; topique est à repérer dans le fait que Freud parle d'une angoisse symptomatique et de symptômes qui font retour. Cela est très important, parce que nous avons ici l'affirmation renouvelée par Freud que la perversion implique bien un refoulement, alors que d'autres textes font apparaître à ce propos un certain flottement. La régression topique désigne ceci que , le fétiche n'est que le retour d'une représentation refoulée dans le mouvement même du déni.

Dans la perversion, il y a refoulement de la castration maternelle, qui est déniée, alors que chez l'enfant, « pour son propre pénis, rien n'a changé »⁵⁸ — le déni de la castration de la mère le mettrait, semble-t-il, à l'abri de la sienne propre en lui faisant faire l'économie de l'angoisse de castration. Mais cela, non sans qu'elle ressurgisse sous la forme masquée d'une angoisse de recevoir un châtiment du père: « Cette angoisse à l'endroit du père, elle non plus ne souffle mot de la castration »⁸⁹, sauf à la rapporter, grâce à la régression, à la phase orale, où elle apparaît comme angoisse d'être dévoré par le père. Et Freud nous mène, *via* Kronos et Jupiter, à la thématique de la castration.

Il va interpréter dans ce sens un autre symptôme du sujet, « une sorte de sensibilité anxieuse de l'attouchement de ces deux orteils [...] comme si dans tout ce va-et-vient entre le déni et la reconnaissance, c'était quand même la castration qui avait trouvé une expression plus distincte »¹⁰.

Freud laissant là un manuscrit inachevé, nous ne pouvons savoir quelle était son intention en écrivant ce texte. Nous indique-t-il que le déni ne saurait éviter au sujet la castration ? S'il a cru en triompher, il le paie du prix de sa division subjective, mais à son insu. Sans doute Freud visait-il cette division du sujet au-delà du clivage du moi, comme il était parti, dans son texte sur le fétichisme, de la division de l'objet phallique, pour définir la perversion à partir de ce mécanisme spécifique qu'est le déni. *La perversion, déni de la castration*

A suivre le mouvement d'élaboration de sa doctrine selon sa pente chronologique, on a pu saisir comment Freud dégage les perversions de ces notions confuses d'aberrations instinctuelles liées à des causes dégénératives par lesquelles on les définissait, pour leur donner, très tôt

dans son œuvre, un statut spécifique. Elles sont l'expression d'une position subjective. Nous allons en rappeler les traits caractéristiques, dont la convergence est exigible pour parler de structure freudienne de la perversion.

On peut considérer que Freud ne commence à s'intéresser vraiment à la perversion qu'à partir du moment où il la rencontre sous une forme paradoxale dans la névrose. En effet, remarque-t-il dès 1900, les névrosés peuvent rêver d'être pervers. Ce trait lui paraît suffisamment important pour lui permettre d'emblée de qualifier les psychonévroses de perversions passives, en les opposant aux perversions actives que seraient les perversions vraies. Pour Freud, la névrose est le négatif de la perversion, dans la mesure où ne la concerneraient que des rêves ou des fantasmes inconscients, alors que dans la perversion, les fantasmes conscients peuvent être transformés en conduites agencées. -r

Or, l'opposition entre névrose et perversion (névrose - fantasmes inconscients - conduites imaginaires / perversion - fantasmes conscients - conduites réelles) n'est plus pertinente sur ces seuls critères, à partir du moment où Freud fait observer que les névrosés ont aussi des fantasmes pervers conscients, et peuvent à l'occasion les mettre en acte, de même que les pervers vrais peuvent aussi se contenter de l'évocation de scénarios imaginaires pour obtenir la satisfaction recherchée.

La distinction entre normalité, névrose et perversion est d'autant plus difficile à faire que devant l'extraordinaire polymorphisme des manifestations de la sexualité, tant sur le plan individuel que culturel, force est de conclure, et Freud le fait sans hésiter, qu'il n'y a pas de normes sexuelles, et ce, souligne-t-il, non seulement sur le plan psychique, mais aussi sur le plan biologique.

Du point de vue phénoménologique, la distinction entre névrose et perversion est donc quasiment impossible à faire, sauf peut-être à remarquer que chez les névrosés, la mise en acte des fantasmes pervers reste isolée, occasionnelle, alors que chez les pervers, la conduite sexuelle stéréotypée, fixée à des modes particuliers et répétitifs, évoque la notion d'une structure sous-jacente qui la détermine. La formule freudienne « la névrose est le négatif de la perversion », ne peut être maintenue qu'à considérer, comme le vérifie l'observation, que le névrosé passe à l'acte réellement pour soutenir un désir défaillant, alors que le pervers fait semblant dans ses mises en scène pour réaliser un désir décidé, sinon averti, et obtenir ainsi une jouissance inavouable.

Un autre point est à souligner ici. En effet, malgré les malentendus que peuvent engendrer certaines formulations de Freud, il n'y a chez

lui aucune confusion possible entre la mise en jeu de la pulsion, qui peut se faire chez tout sujet, et la perversion proprement dite.

A cet égard, la pulsion ne désigne nullement un instinct, et même en 1905, dans les *Trois essais*, où la pulsion n'a pas encore le statut conceptuel qu'il lui donnera en 1915 dans *la Métapsychologie*, Freud précise bien que dans les perversions considérées comme les plus « archaïques » et « répugnantes » (zoophilie et nécrophilie), l'amour est présent. Elles sont aussi les manifestations d'un sujet égaré dans sa passion amoureuse. Freud insiste pour dire que, quel que soit le « caractère horrible » de certaines déviations, « on y retrouve une part d'activité psychique qui correspond à une idéalisation de la pulsion sexuelle »⁶¹. Autrement dit, la perversion atteste le travail de l'idéalisation portant sur le processus même de la pulsion. Cette notion est, à l'époque, très nouvelle, car elle invalide l'idée d'une satisfaction immédiate de la pulsion comme expression d'une sexualité brute, animale, débridée. Elle est évidemment conforme à la conceptualisation freudienne de la sexualité humaine, qui ne peut se comprendre que dans son déterminisme psychique.

L'idéalisation du processus même de la pulsion dans la perversion, sa valorisation liée à l'intensité du plaisir préliminaire, peuvent amener le sujet à renoncer à l'acte sexuel, face au partenaire surestimé dans l'amour, et le conduire sur la voie de la sublimation. Freud ne manque pas de rappeler combien certaines perversions, notamment l'homosexualité (en 1910 pour Léonard de Vinci, en 1920 pour la jeune homosexuelle), sont aptes à la sublimation, d'où leur valeur culturelle. C'est assez dire comme la perversion est une position éminemment subjective.

Une autre ambiguïté pourrait apparaître, lorsque Freud décrit la pulsion comme toujours composée par un couple de tendances antagonistes. Par exemple, la pulsion scopique présente une composante active (voir) et une composante passive (être vu, montrer). On saisit bien, à partir de cette définition, que la mise en jeu de la pulsion n'est pas sans entraîner la division de l'intentionnalité du sujet. Un glissement de sens peut s'opérer à partir de l'usage du terme de pulsion voyeuriste-exhibitionniste, sauf à ne pas oublier que le positionnement du sujet est nécessaire. En effet, l'élaboration par Freud de la « pulsion sado-masochiste » a pu entraîner les plus grandes confusions. Or, il prend bien soin de dire à de nombreuses reprises que la *tendance sadique originaires* de la pulsion sexuelle ne vise pas à infliger la douleur, mais à dominer l'objet (dans le but de le dévorer ou de le détruire, car cette pulsion s'origine du besoin de se nourrir). Ce n'est qu'après le positionnement du sujet dans son rapport au partenaire, où l'érotisation de la douleur entre en jeu,

que l'on peut définir les perversions vraies, sadiques ou masochistes. A cet égard, lorsque Freud révisé sa position concernant le masochisme, en 1924, c'est-à-dire pose l'existence d'une *tendance masochiste primaire*, et non pas secondaire au retournement de la *tendance sadique primaire* sur la personne propre, comme il l'avait cru au départ (1905-1915), il distingue très bien ce *masochisme primaire érogène* de la perversion masochiste vraie.

Nous l'avons maintenant souligné suffisamment, chez Freud, la perversion (comme la névrose et la psychose) ne peut se définir qu'à partir de ses coordonnées subjectives, et non pas simplement pulsionnelles, et cela dès 1905.

Une difficulté est encore à résoudre, lorsque Freud parle des mécanismes en jeu dans les déviations pouvant survenir au cours du développement de la sexualité à partir de la disposition perverse polymorphe de la sexualité infantile. Celle-ci n'est pas la perversion, souligne Freud (à cet égard, il rappelle qu'un enfant peut devenir pervers très précocement, sous l'influence d'un séducteur). La disposition perverse originelle de la pulsion sexuelle chez l'homme renferme toutes les potentialités de la vie sexuelle adulte en fonction de son destin. Un développement aussi complexe de la pulsion sexuelle, qui est elle-même un composite de pulsions partielles, peut connaître de nombreux troubles. Freud évoque la possibilité d'une *dissociation* des composantes d'une pulsion partielle, puis sa *régression* et enfin sa *fixation* à un stade infantile de la sexualité, tandis que l'autre composante cède au refoulement caractéristique de la période de latence, n'exerçant plus alors son influence alterne.

Efforçons-nous de comprendre ce qu'il désigne par cette fixation. S'agit-il d'une simple fixation de la tendance, laquelle s'exercerait plus tard de façon dominante, directement et sans avoir subi de transformation, dans la vie de l'adulte, lui donnant l'allure d'une perversion ? Les choses sont plus complexes. L'action combinée des facteurs constitutionnels (toutes les constructions de Freud à leur propos visent à essayer de rendre compte de l'intensité du plaisir lié à la propriété d'excitabilité organique de la zone érogène attenante à la pulsion concernée) et des facteurs occasionnels (les scènes primitives), permet de définir ce qui est vraiment fixé. Freud ne le dit pas explicitement, il le dira dans les années qui vont suivre, dès 1908 pour le fétichisme, comme il l'a déjà dit sous d'autres formes dans l'« Esquisse ». Ce qui est fixé, ce sont des impressions infantiles. L'enfant, c'est-à-dire le sujet, est fixé à la satisfaction pulsionnelle à partir de sa représentation (la scène primitive sous la forme d'un fantasme), c'est-à-dire dans le mode sous lequel elle fut obtenue pour la

première fois, et d'une façon suffisamment intense pour laisser une trace mémorable (la masturbation y joue un rôle très important). La dissociation, la régression et la fixation peuvent s'observer dans tous les troubles du développement, à ceci près que Freud dit qu'il y a chez le névrosé refoulement partiel, soit refoulement de la tendance fixée, cette tendance refoulée manifestant plus tard ses exigences perverses sous forme de symptômes, alors que chez le pervers, il n'y aurait pas de refoulement de la tendance fixée. Quand il reviendra sur cette question, Freud affirmera qu'il y a aussi refoulement dans la perversion, celle-ci n'étant qu'une forme de compromis de la tendance refoulée. Par conséquent, de ce point de vue, il n'y a plus de mécanisme spécifique permettant de distinguer comment s'origineraient respectivement les névroses ou les perversions. Dans ce débat, nous n'avons pas besoin de nous interroger sur les causes du refoulement (psychiques ou organiques), mais simplement de rappeler que pour Freud, comme il le maintiendra jusqu'à la fin de son œuvre, ce qui est refoulé ce sont des représentations, et ce qui est refoulé à la période de latence est bien la sexualité infantile, en tant qu'elle est aussi une pré-histoire. Le refoulement la constituera comme la matrice de ce qui donnera ses formes à la sexualité adulte. Ce point est très important car Freud, dès le cas de Dora (1905), a pu montrer comment le développement de la sexualité se fait, certes, selon la maturation du corps, mais dans le cadre de sa dramatisation dans la dialectique œdipienne. Il faut souligner cependant qu'au moment de Dora, Freud pense que l'Œdipe suit la pente logique de la nature, le garçon est à la fille, et la fille au garçon. Il changera radicalement de position par la suite.

Si nous avons maintenant suffisamment démontré que Freud ne confond pas la pulsion avec la perversion, il nous faut, pour définir cette dernière, repérer la position du sujet et ce qui la constitue par rapport à l'objet, avec les raisons qui ont présidé à son choix.

C'est donc à partir du fantasme qu'il faut définir la perversion. Il y a cependant deux difficultés à surmonter concernant l'objet et le scénario du fantasme, comme sa mise en acte.

L'objet

Freud rappelle, dès les *Trois essais*, en 1905, que l'objet de l'adolescence n'est que la retrouvaille du premier objet de la prime enfance. Ce choix se fera à partir de ses coordonnées de représentations, fixées sous forme de traces dans l'inconscient, et constituant la mémoire refoulée de cette

sorte de préhistoire que fut la sexualité infantile. Or, à la phase génitale, le choix d'objet est incestueux, nécessairement. Son écho retentira donc sur le choix de l'objet sexuel à l'adolescence. Il dépend de la façon dont aura été franchi le défilé œdipien où se noue le complexe de castration, avec l'assomption du primat du phallus, pour la fille comme pour le garçon. Implicitement, en 1905, Freud indique que même les perversions ont toujours à faire, ne serait-ce que dans un rapport d'horizon, avec la castration. Le choix de l'objet, notamment par étayage dans la prime enfance, se fait indépendamment du sexe. Si le sujet reste fixé à ce type de choix, à l'âge adulte, un choix d'objet hétérosexuel peut masquer une perversion vraie, se révélant à l'occasion d'une circonstance favorable. Mais Freud précise aussi que la perversion était déjà fixée dans la prime enfance, et ne se constitue pas après six ans, soit après la résolution de l'Œdipe. De même, un choix d'objet homosexuel sur ce type peut en réalité masquer une névrose. Aussi bien le type d'objet auquel le sujet reste fixé, même s'il n'est pas complètement indifférent, ne permet pas de qualifier ni de typifier une perversion.

Le fantasme

Le scénario pervers, mis en acte ou non, ne permet pas non plus de qualifier une perversion. Nous y avons déjà suffisamment insisté, et toute l'étude de Freud du fantasme « Un enfant est battu » (1919) est faite pour le démontrer — un fantasme pervers peut exister chez le névrosé. L'intérêt pour nous de cette étude, qui est une contribution à la connaissance de la genèse de la perversion, est qu'elle démontre comment ce fantasme se constitue dans la dialectique œdipienne. Freud souligne que la perversion se développe en relation avec les objets d'amour incestueux, et se montre à lui pour la première fois de façon aussi claire sur ce terrain de l'Œdipe.

La thèse la plus féconde, qui sera à la base de la définition de toutes les perversions, comme leur dénominateur commun, apparaît chez Freud en 1908, dans son texte sur « Les théories sexuelles infantiles »⁶². Il s'agit de la difficulté pour l'enfant d'admettre la castration de la mère. Elle laissera ses traces dans l'inconscient, de sorte que « la représentation de la femme au pénis réapparaît plus tard dans les rêves de l'adulte ».

Freud ne lâchera plus cette trouvaille, et c'est en relation avec la castration qu'il va commencer à décrire ce phénomène nouveau qu'il ne désigne pas encore du terme de déni : « Si cette représentation de la femme au pénis se fixe chez l'enfant, résiste à toutes les influences ulté-

rieures de la vie et rend l'homme incapable de renoncer au pénis chez son objet sexuel, alors un tel individu, avec une vie sexuelle par ailleurs normale, deviendra nécessairement un homosexuel. »⁶³ Dès cette époque, l'horreur et le refus de la castration sont donnés comme le dénominateur commun de toutes les perversions qu'il met en série — celles qui sont liées à une fixation de la libido à un stade très précoce, voyeurisme, exhibitionisme, fétichisme, mais aussi celles qui se constituent plus tardivement, comme l'homosexualité.

Chez l'homosexuel masculin, le refus de renoncer au pénis chez son objet sexuel se détermine de ceci que « les parties génitales de la femme, quand plus tard elles sont perçues et conçues comme inutiles, évoquent cette menace, et pour cette raison provoquent chez l'homosexuel de l'horreur et du déplaisir »⁶³. Nous avons là la raison déterminante du choix de l'objet.

Cette thèse va être confirmée en 1910, dans *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, où Freud introduit pour la première fois la fonction de la femme phallique — soit le nouveau du rapport au phallus en tant que manque, en soulignant l'importance de cette femme phallique, non pas pour celle qui en est le sujet, mais pour l'enfant : « La fixation à l'objet auparavant ardemment convoité, le pénis de la femme, laisse d'ineffaçables traces dans la vie psychique de l'enfant chez qui ce stade de l'investigation sexuelle infantile présenta une intensité particulière. Le fétichisme du pied et de la chaussure féminine ne semble prendre le pied que comme un symbole *d'ersatz* du membre adoré du temps de l'enfance, et depuis regretté. »^M

Tout l'intérêt de cette formulation est de faire saisir comment la perversion nous facilite la compréhension de la fonction symbolique du phallus, par ailleurs si énigmatique, en tant qu'elle y prend la place prépondérante. Ce n'est pas l'organe pénien réel qui est en jeu, mais le phallus comme symbole de l'absence de pénis. C'est sous cet angle qu'il faut comprendre la signification du primat du phallus chez Freud.

Ce qui résulte pour le sujet de ce refus de la castration maternelle, Freud y insiste en ces termes dans son *Léonard de Vinci* : « Le petit garçon refoule son amour pour sa mère en se mettant à sa place, en s'identifiant à elle, et il prend alors sa propre personne comme l'idéal à la ressemblance duquel il choisit ses nouveaux objets d'amour, il est devenu homosexuel, mieux il est retourné à l'auto-érotisme, les garçons que le garçon grandissant aime désormais n'étant que des personnes à la façon dont sa mère l'aima enfant. »⁶⁵

Nous avons là, dès 1910, un second dénominateur commun à toutes

les perversions : la féminisation du sujet par identification à la mère phallique, dans son refus de la castration. Ce trait est moins apparent, mais on le retrouve constamment sous la plume de Freud. Déjà, il l'avait évoqué dans les *Trois essais*, à propos de l'enfant devenu pervers sous l'influence d'un séducteur : « L'enfant dans la circonstance ne se comporte pas autrement que ne le ferait vis-à-vis du séducteur la moyenne des femmes n'ayant pas subi l'influence de la civilisation et conservant ainsi une disposition perverse polymorphe. »⁶⁶

Deux pôles du fantasme permettent donc de définir la perversion freudienne : *l'objet* est choisi en fonction de la relation du sujet à la castration, dont le sort se décide dans la dialectique œdipienne. Lorsque la castration est déniée, l'objet est marqué du trait de ce déni : mère phallique, à laquelle se substitue la femme phallicisée par le fétiche, ou bien l'objet est lui-même porteur du pénis phallicisé, il est un double narcissique du sujet homosexuel. Dès 1914, dans le cas du fétichiste qu'il présente à Vienne, Freud donne tous les éléments qui seront repris en 1927 dans l'article sur le fétichisme.

Le sujet

Du côté du sujet, Freud a insisté sur un point très précis : « Il faut bien séparer les questions du choix de l'objet d'une part, et du caractère sexuel, ainsi que de la position sexuelle d'autre part. »⁶⁷ Nous avons souligné que pour le sujet, le déni de la castration détermine sa position par identification à la mère phallique. Autrement dit, la féminisation du sujet mâle caractérise sa position sexuelle. Nous avons suivi toute la filiation de cette thèse, qui émerge en 1905, se confirme en 1910 avec l'étude sur Léonard de Vinci, et finit par trouver sa définition la plus précise dans le texte sur le clivage du moi, en 1938, où il nous a semblé légitime de désigner, au-delà du clivage du moi, la division du sujet, même si Freud ne la pose pas explicitement. En effet, il s'agit bien là pour lui de démontrer, dans cette attitude divisée entre le déni de la castration et sa reconnaissance, que le sujet n'en est pas moins marqué du sceau de la castration.

Il est déjà suffisamment articulé, dans son étude du fantasme « On bat un enfant », et surtout dans le cas de la jeune homosexuelle, que la perversion se constitue en rapport avec le complexe de castration, dans la dialectique œdipienne. Freud le confirme encore dans le « Problème économique du masochisme », où il montre que les fantasmes des sujets masochistes mettent en scène la castration où, si la castration n'est pas

représentée, elle est déplacée et laisse « dans les fantasmes sa trace négative »⁶⁸. L'atteste encore sans ambiguïté le dernier texte de Freud, en 1938, sur « Le clivage du moi », où, à propos du cas de fétichisme dont il parle, il interprète ainsi cet autre symptôme du sujet : « une sorte de sensibilité anxieuse de l'attouchement de ses deux orteils, comme si dans tout ce va-et-vient entre le déni et la reconnaissance, c'est quand même la castration qui avait trouvé une expression plus distincte »⁶⁹.

Après avoir dit que Freud est pessimiste quant au traitement psychanalytique de l'inversion sexuelle, qu'aussi bien le fétichisme lui apparaît comme une solution bien commode et plus satisfaisante que la névrose, qu'ailleurs enfin il fait des pervers de « pauvres diables » obligés de se soumettre à des exigences bien cruelles, il nous faut maintenant lever une certaine difficulté dans ses textes.

On sait qu'il avait attribué l'essentiel des perversions vraies aux hommes, en les définissant du terme de perversions actives. Il est à cet égard tout à fait remarquable que dans toute son œuvre, Freud n'étudie qu'un seul cas de perversion féminine, l'homosexualité. S'agit-il d'une vraie perversion dans ce cas ? — car la jeune fille est fixée dans une relation à la Dame qui la met sur la voie de la sublimation, ce qui n'est pas la pente naturelle de la perversion. A cet égard, si un parallèle peut être fait, Freud dit de Léonard de Vinci qu'il se comportait comme un homosexuel platonique; il en fait, à la fin de son étude, un obsessionnel. On ne tranchera pas pour le cas de l'homosexuelle, sauf à poser que la perversion féminine est plus que problématique du point de vue freudien.

Nous avons fait remarquer que chez Freud, il n'y a aucune ambiguïté, lorsqu'il parle du masochisme féminin en le désignant aussi du terme de masochisme de l'être de la femme. Il n'entend nullement dire que la femme est masochiste. Il étudie d'ailleurs le masochisme féminin, qui est une perversion vraie chez les hommes uniquement. En faisant usage de ce terme « l'être de la femme », et non pas son essence, c'est la castration qu'il définit, tout en désignant la féminisation du sujet dans l'exercice de cette perversion.

Nous retrouvons là les deux pôles de la matrice permettant de définir la structure freudienne de la perversion à partir de la structure du fantasme. On comprend bien comment le fétichisme en représente la plaque tournante, dans le repérage qu'il nous permet de faire quant à la position du sujet et ce qui la constitue par rapport à l'objet, avec les raisons qui ont présidées à son choix :

le sujet féminisé <—> l'objet-phallicisé

Reste à dire pourquoi les grandes positions perverses sont dévolues à l'homme et non à la femme.

La raison en serait la suivante : la femme ne peut pas dénier la castration, car elle est marquée dans son être même de son sceau. Elle peut tout au plus la refuser, et dès lors, elle est immanquablement conduite à demander le phallus qui lui manque. Cela la prédispose plutôt à la névrose, dans un « faire comme si » elle l'avait, par identification imaginaire à un homme, pour satisfaire à son *Penisneid*. C'est la position typique de l'hystérique, avec l'insatisfaction qu'elle comporte de structure. Pour l'homme, il peut en être autrement.

Mémoire de DEA, dans le cadre du Département de Psychanalyse de Paris VIII. Directeur Jacques-Alain Miller.

BIBLIOGRAPHIE

BBRCHERIE, P., *Genèse des concepts freudiens*, Paris, Navarin, 1983. BINBT, A., *Études de psychologie expérimentale*, Paris, Alcan, 1888. FLIESS, W., 1897, *les Relations entre le nez et les organes génitaux féminins présentés selon leurs*

significations biologiques (traduction française), Paris, Seuil, 1977. KRAÏTT-EBING, R. von, *Psychopathia sexualis*, 7^e éd., Paris, Masson, 1897. LASEGUE, C., *Études médicales*, Paris, Asselin et Houzeau, 1884. MOHEL, B. A., *Traité des dégénérescences physiques, intellectuelles, et morales de l'espèce humaine*,

Paris, Masson, 1857. FREUD, S., *The Standard Edition of the Complete Psychological Works*, Ed. J. Strachey, London,

The Hogarth Press, 1953-1973, 24 volumes.

- 1887-1902, « Lettres à W. Fliess », *la Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1973, p. 45-305.
- 1893-1895, *Études sur l'hystérie*, Paris, PUF, 1967.
- 1894-1924, *Névrose, Psychose et Perversion*, Paris, PUF, 1973.
- 1895, « Esquisse d'une psychologie scientifique », *la Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1973, p. 307-396.
- 1899, *l'Interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1967.
- 1901-1914, *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1975.
- 1901, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, Payot, 1973.
- 1905-1924, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Gallimard (Idées), 1975.
- 1903-1918, *la Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1975.
- 1907-1931, *la Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1973.
- 1907-1922, *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard (Idées), 1975.
- 1909, *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1973.
- 1912-1915, *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968.
- 1914, « Un cas de fétichisme du pied », *les Premiers psychanalystes* (Minutes de la société psychanalytique de Vienne, séance du n mars 1914), tome IV, Gallimard, 1983, p. 278-282.

i

- 1915-1917, *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1973.
- 1915-1923, *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1981 (nouvelle traduction).
- 1924-1926, *Ma vie et la psychanalyse*, Paris, Gallimard (Idées), 1974.
- 1925, *Inhibition, Symptôme et Angoisse*, Paris, PUF, 1973.

- 1930, *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUP, 1973.
- 1932, *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Paris, Gallimard (Idées), 1974.
- 1938, *Abbrégé de psychanalyse*, Paris, PUP, 1949.
- 1938, « Le clivage du moi dans le processus de défense », *Résultats, Idées, Problèmes*, tome II, Paris, PUF, 1985, p. 283-286.

;

NOTES

1. 1920. FREUD, S., « Au-delà du principe de plaisir », *Essais de Psychanalyse*, Petite Bibliothèque Payot, nouvelle traduction, 1981, p. 41-112.
2. *Ibid.*, p. 55.
3. *Ibid.*, p. 63.
4. *Ibid.*, p. 101.
5. *Ibid.* p. 102.
6. *ftirf.*, p. 103.
7. 1924. FREUD, S., « Le problème économique du masochisme », *Névrose, Psychose, Perversion*, PUF, 1974, p. 287-303.
8. *Ibid.*, p. 287.
9. *Ibid.*, p. 287.
- 10. *Ibid.*, p. 288.
11. *JèiW.*, p. 288.
12. *Ibid.*, p. 289.
13. *ft/rf.*, p. 289.
14. *J&W.*, p. 289.
15. *Ibid.*, p. 289.
16. *Ibid.*, p. 290. , 17. *Ibid.*, p.
290. •Mf: K
18. *Ibid.*, p. 292.
19. *Ibid.*, p. 292.
20. *Ibid.*, p. 292.
21. *i&M.*, p. 293.
22. *Ibid.*, p. 293.
23. */6/<f.*, p. 296.
- 24. *Ibid.*, p. 296.
25. 1923. FREUD, S., « Le moi et le ça », *Essais de psychanalyse*, Payot, 1981, p. 177-235.
26. *Ibid.*, p. 236.
27. 1924. FREUD, S., « Névrose et psychose », *Névrose, Psychose, Perversion*, PUF, 1974, p. 183-226.
28. *Ibid.*, p. 283.
29. 1927. FREUD, S., « Le fétichisme », *la Vie sexuelle*, PUF, 1969, p. 133-138.
30. *Ibid.*, p. 133.
31. 1910. FREUD, S., *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Idées, Gallimard, 1977.
32. *Ibid.*, p. 73.
33. *Ibid.*, p. 49.
34. 1924. FREUD, S., « La perte de la réalité dans la psychose et dans la névrose », *Névrose, Psychose, Perversion*, PUF, 1974, p. 299-303.
35. 1925. FREUD, S., « La dénégation », *Résultats, Idées, Problèmes*, tome II, PUF, 1985, p. 135-140.
36. FREUD, S., « Le fétichisme », *la Vie sexuelle*, PUF, 1969, p. 134.
37. FREUD, S., « La perte de la réalité dans la psychose et dans la névrose », *Névrose, Psychose, Perversion*, PUF, 1974, p. 302.
38. *Ibid.*, p. 303.
39. FREUD, S., « La dénégation », *Résultats, Idées, Problèmes*, tome H, PUF, 1974, p. 137.
40. *Ibid.*, p. 137.

41. *Ibid.*, p. 138.
42. *Ibid.*, p. 136.
43. FREUD, S., « Le fétichisme », *la Vie sexuelle*, PUF, 1969, p. 137.
44. 1924. FREUD, S., « De quelques conséquences psychologiques de la différence anatomique entre les sexes », *la Vie sexuelle*, PUF, 1969, p. 123-132.
45. *Ibid.*, p. 127.
46. FREUD, S., « Le fétichisme », *la Vie sexuelle*, PUF, 1969, p. 135.
47. *Ibid.*, p. 135.
48. *Ibid.*, p. 135.
49. *Ibid.*, p. 138.
50. *Ibid.*, p. 137.
51. 1928. FREUD, S., « Le clivage du moi dans les processus de défense », *Résultats, Idées, Problèmes*, PUF, 1985, p. 283-286.
52. *Ibid.*, p. 284.
53. *Ibid.*, p. 286.
54. *Ibid.*, p. 284.
55. *Ibid.*, p. 285.
56. *Ibid.*, p. 286.
57. *Ibid.*, p. 286.
58. *Ibid.*, p. 286.
59. *Ibid.*, p. 286.
60. *Ibid.*, p. 286.
61. FREUD, S., *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, *op. cit.*, p. 49.
62. *La Vie sexuelle*, *op. cit.*, p. 14 à 17.
63. *Ibid.*, p. 20.
64. *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, *op. cit.*, p. 74.
65. *Ibid.*, p. 80.
66. *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, *op. cit.*, p. 86.
67. « Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », *Névrose, Psychose, Perversion*, *op. cit.*, p. 268.
68. « Le problème économique du masochisme », *ibid.*, p. 290.
69. « Le clivage du moi dans les processus de défense », *Résultats, Idées, Problèmes*, *op. cit.*, p. 286.